

AUX LECTEURS & ABONNÉS

DU « LOTUS BLEU »

Avec ce 12^me numéro, le *Lotus Bleu* termine sa 1^{re} année.

La question était de savoir si, en dehors de tout Charlatanisme et de toutes fumisteries commerciales, on pouvait trouver ou créer un public sérieux, travailleur, apte à recevoir, à comprendre les vérités qu'enseigne la *Théosophie*, laquelle renferme en son vaste programme complet toutes les sciences et la Connaissance totale.

L'expérience est faite.

En un an, sans réclame, sans boniments, ni coups de grosse caisse, nous avons conquis, au *Lotus Bleu*, un nombre infiniment plus considérable d'abonnés et de lecteurs qu'aucune des publications périodiques de même nature qui nous ont précédées en France.

Pendant cette année d'essai, nous avons rempli les promesses de notre programme, donnant les traductions promises, commençant à faire connaître les ouvrages importants, où la plupart puisent le peu qu'ils

savent et dont ils font tapage, — heureux que la non traduction de ces ouvrages des Maitres leur permette de faire la roue, avec les plumes du paon, en pauvres geais vaniteux qu'ils sont.

Pendant cette année, nous avons évité, autant que cela était possible, les polémiques personnelles, ne sortant de notre dédaigneux silence, quand nous y avons été contraint, que pour remettre tranquillement les choses et les gens à leur place, jugeant inutile de partir en guerre et de lancer la foudre contre les mouchersons qui bourdonnent autour de toutes les idées nouvelles et les frèlons qui voudraient bien s'emparer du miel distillé par les abeilles laborieuses.

Nous garderons la même attitude, et nous ne démasquerons les charlatans et les *Prestidigitateurs*, que si cela devenait absolument indispensable.

Puis, l'exécution faite, nous continuerions paisiblement notre tâche honnête et utile.

Mais nous devons aussi à tous ceux qui nous ont aidés, à nos amis, à nos abonnés, à nos acheteurs au numéro, un mot de sincère remerciement pour leur appui constant.

Nous n'espérons pas, il y a un an, le succès qui nous a accueilli.

Ceux qui *s'intéressent* à ces hautes questions, les esprits sérieux, les âmes élevées, ont compris où était la vérité.

Tout ce monde est venu au *Lotus Bleu*, y vient, y viendra de plus en plus.

Les charlatans, les batteurs de grosse caisse et les

Escamoteurs, pour employer un mot poli, ont le tort toujours de croire le Public beaucoup plus bête qu'il n'est.

Le Public va finalement où résident l'honnêteté et la science vraie.

Nous devons surtout nos remerciements à notre cher Maître vénéré, Madame H. P. Blavatsky, pour qui notre dévouement, comme notre admiration, sont et seront toujours absolus.

Grâce à sa bienveillance, nous avons pu publier quelques extraits d'*Isis dévoilée*, et commencer la publication des premiers chapitres de *la Clef de la Théosophie*, sans compter un ou deux articles inédits, écrits spécialement pour le *Lotus Bleu*, malgré l'effrayante somme de travail, auquel Madame H. P. Blavatsky est condamnée.

Nous devons encore le témoignage public de notre reconnaissance à M^{me} Camille Lemaître, à M. J. Lemaître, sans le concours dévoué, le zèle infatigable et le haut savoir desquels la tâche entreprise par nous n'eût pas été possible. Ils ont fait plus que ce soit pour la propagande et le triomphe, en France, de la *vraie Théosophie* et du réel occultisme, qui n'ont rien de commun, le plus souvent, avec les parodies qu'on représente sous ces noms, dont on fait l'abus le plus déplorable.

Nous ne devons pas oublier, non plus, le concours actif, intelligent et dévoué, de M^{mes} H. de Neufville et Olivia Petersen, à qui nos lecteurs ont dû plus d'une traduction du plus haut intérêt et des renseignements exacts, puisés aux bonnes sources.

Avec de pareils associés, et d'autres, que nous ne nommons pas, la tâche devenait facile pour nous, utile et féconde pour nos lecteurs.

Encouragé par le succès et décidé à faire notre devoir jusqu'au bout, nous continuons donc, conformément à nos engagements, non pas la lutte, mais notre enseignement, — car la vérité s'enseigne, — et l'enseigner est la seule manière de combattre pour elle, qui soit digne d'Elle.

JEAN MATTHÉUS.

Nous prions instamment nos abonnés de vouloir bien adresser à M. Edmond Bailly, 11 Rue de la Chaussée d'Antin, le montant de leur souscription à la seconde année du Lotus Bleu (France : 10 fr. Etranger : 12 fr.)

—

La Fin d'un Cycle et le commencement d'un autre Cycle

PROPHÉTIES

Dans l'article « Matière et Divinité » de l'avant-dernier numéro du *Lotus*, l'auteur, reconnaissant que tout s'enchaîne dans l'univers, que chaque chose a sa raison d'être, a affirmé une relation, une filiation entre l'état mental des sociétés et les bouleversements géologiques,

allant jusqu'à la disparition même d'une race humaine ; conséquemment, et comme un choc en retour, une relation entre les calamités physiques et les révolutions politiques et sociales, lorsque le Progrès rencontre de trop opiniâtres obstacles à sa marche en avant. La réaction qui chez l'homme s'opère du moral sur le physique et réciproquement s'effectue de même entre la planète et l'humanité. Ce même auteur a cherché, en outre, à préciser le point que nous occupons dans la voie de l'Evolution générale ; nous sommes à la fin de la période enflammée des premiers cinq mille ans du Kali-Jug de la philosophie Hindoue, à la fin d'un Cycle, et nous allons, avec le siècle, recommencer un nouveau cycle.

Les troubles les plus graves et de toutes sortes doivent donc terminer notre XIX^e siècle et se répercuter sur le commencement de celui qui suivra.

A l'appui de cette manière de voir nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de porter à la connaissance des lecteurs de cette revue, les prophéties précises du D^r Buchanan, que le colonel Olcott nous transmet par la voie du « Théosophist », les accompagnant de réflexions personnelles particulières.

Nous ferons suivre ces prophéties de celles que, dans « Lucifer », M^{me} Blavatsky tire des Puranas, ces vieux livres sanscrits dont l'apparition date de bien longtemps avant notre ère.

Si telle est la vérité, et il y a bien des apparences pour que telle elle soit, il faut nous préparer : « Au mauvais chemin, double pas, » dit un proverbe.

Ceignons-nous donc et fortifions toutes nos énergies pour ces temps de cataclysmes géologiques et sociaux que le professeur américain Buchanan nous annonce comme devant se réaliser dans le cours d'une vingtaine d'années.

Pour nous, Français, les guerres nationales et les guerres civiles, qui nous ont éprouvés depuis un certain temps, sont déjà un entraînement. Etant moins surpris, nous résisterons mieux au choc de ces passes terribles.

Quinet, parlant d'après les naturalistes, de ces parties du corps, de ces membres, qui n'étant pas maintenus dans leur activité ordinaire s'atrophient, s'oblitérent au point que, quelquefois, il n'en existe plus qu'un vestige, regrette justement le pouvoir de vision que possédaient certains peuples.

« Cette vérité, dit-il, de l'atrophie des organes, se confirme par l'histoire humaine. Tel peuple perd telle partie de lui-même, jusqu'à devenir méconnaissable.

« A un certain moment les Hébreux ont perdu la faculté de prophétiser. Bientôt même ils ont perdu leur langue.

« Les Voyants étaient, pour ainsi dire, les yeux toujours ouverts du peuple d'Israël.

« A un moment donné, ces yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

« Les Voyants disparus, les peuples deviennent aveugles, comme certaines classes d'animaux qui, relégués dans les cavernes noires, perdent la faculté visuelle et ne conservent de leurs yeux qu'un organe rudimentaire.

« Après les prophètes et les Voyants que reste-t-il ?

Les Rabbins du moyen âge ; c'est l'organe de la vision atrophiée par une nuit de mille ans. »

L'Amérique du Nord, classée par certains physiciens ¹ comme le pays du monde Occidental le plus électrisé, devrait-elle à ce fait de pouvoir donner naissance à de nouveaux et vrais voyants, à des sages intelligents, doués d'organes particuliers dont la perte est déplorée et reprochée si vivement par Quinet, au peuple juif ?

Quoi qu'il en soit, arrivons à la relation du colonel Olcott.

« Mon vieil et savant ami, le docteur J. R. Buchanan, dit le colonel, vient, d'après ses recherches et ses études psychométriques, d'énumérer tout au long, dans une *Revue Américaine*, une série de cataclismes terribles menaçant les hommes.

« Depuis Cassandre, la princesse Troyenne parlant hélas ! bien en vain ; depuis Jérémie, se lamentant inutilement au milieu de ses concitoyens, nous n'avons pas eu de *prophètes* de ce genre, parlant aussi librement que le professeur Buchanan.

« Puisse le triste sort des deux premiers lui être épargné ; puisse l'avenir ne point lui réserver le martyr de Jérémie, ou la fin tragique qui couronna la vie de la fille de Priam, toujours ridiculisée, moquée, bafouée, pour ses tristes et déplaisantes, mais si vraies, prédictions.

« Un vieux proverbe dit qu'il ne faut jamais se risquer à prophétiser que lorsqu'on est sûr de son fait. —

¹ Journet, Professeur de géologie à la faculté des Sciences de Lyon. *Les Pays électriques*.

Aussi trouve-t-on rarement un véritable voyant qui, sans s'inquiéter du défi qu'il jette au monde sceptique, a le courage de faire imprimer, dans tous leurs détails, les avertissement qu'il croit de son devoir de donner au public.

« Sans hésiter, le docteur Buchanan va droit devant lui. Vingt années avant le temps, qu'il marque comme l'heure où ces prophéties s'accompliront, il les expose simplement dans un des grands organes de publicité de l'Amérique : « *l'Arène.* »

« Beaucoup de nos lecteurs connaissent la signification que nous donnons à ce terme de *psychométrie*. Le sujet a été longuement discuté dans le « *Théosophist* ; » et sous le titre de « *Transfèrence de pensée* », une petite brochure, issue de nos presses, a fait le tour du monde. Elle eut plusieurs éditions et fut à nouveau rééditée en Amérique même.

« Il nous suffira donc de dire que, par ce mot, nous entendons une faculté de l'âme qui permet à son possesseur de voir dans la « lumière astrale » ; d'y saisir les images que les événements de la vie y impriment, y photographient instantanément et d'une façon indélébile.

« Ainsi s'expliquent les récits du *Psychomètre* sur le passé, ainsi se comprend la prédiction de l'avenir. Car, en même temps que les causes qui troublent ce plan se marquent en lui, les résultats presque indéfinis de ces causes s'y dessinent par des vibrations qui préparent l'avenir.

« Cet état de voyance n'est pas la Force magnétique ;

le sujet n'a nul besoin d'être endormi. Physiquement réveillé, il peut jouir de sa vue intérieure et rester conscient de ce qui se passe autour de lui.

« La découverte, la culture, l'emploi raisonné d'une telle faculté dans l'homme est certainement un des faits les plus merveilleux de notre époque. Aussi, dans sa vie si occupée du professorat, Joseph Buchanan n'eut-il à son actif que les études et les travaux suivis, qu'il a entrepris sur cette science de la psychométrie, que cela suffirait à immortaliser son nom.

« Le premier qui attira l'attention sur elle, ne jugea pas à propos de faire de sérieuses recherches, et la mort prématurée du professeur Denton, dont les expériences furent poussées avec la plus grande ardeur ¹, laissa presque tout à faire à ceux qui tenteraient d'explorer ce vaste champ.

« En l'état actuel des choses, ces échappées sur ces plans particuliers de l'existence demandent une grande prudence et une grande sagesse de la part de l'opérateur, qui, n'ayant encore que des moyens de contrôle imparfaits, ne peut se fier complètement au dire du sujet.

« Pour qui connaît la puissance de la force plastique, à l'œuvre dans ces couches ultra-sensibles du domaine exploré, on peut se demander si la pensée intime du psychomètre ne vient pas à son insu aider à l'ébauche des scènes qu'il raconte et des formes qu'il voit, et si quelqu'influence extérieure ne peut, en définitive, en déterminer les contours.

¹ Voir Denton « *L'âme des choses.* »

« Les expériences faites de nos jours sur la transférence de la pensée et les perversions mentales, opérées par suggestion, nous disent de nous méfier et de ne jamais prendre au mot, et de ne jamais poser, sans plus ample examen, comme une loi, ce que Psychée nous raconte dans ces voyages.

Ainsi, comme exemple, le professeur Denton désirant savoir quelque chose, concernant l'histoire géologique de certaine île, côte ou chaîne de montagne, marquait le point que l'on devait étudier, et ordonnait au Psychomètre de lui dire ce qu'il voyait concernant cette île, cette côte etc., en se transportant à cinq mille ou vingt mille ans en arrière.

« Aussitôt, le sujet obéit et vous fait une narration du plus vif intérêt, concernant les troubles, les catastrophes, qui ont frappé cet endroit de la terre, vers lequel on attire sa vision.

« Pour que l'expérience soit sûre, il faut que ni l'un ni l'autre ne sachent rien de l'endroit que l'on va explorer. Dans l'obscurité, le hasard décide ou marque un point, et lorsque le Psychomètre a terminé son récit, on vérifie, après, quel est le lieu dont on s'est occupé.

« Il ne peut donc ici être question de transférence de pensée de cerveau à cerveau, et si la question à l'étude est du domaine géologique, et que l'endroit dépeint garde encore quelques vestiges reconnus des cataclysmes décrits, alors l'expérience aura vraiment quelqu'intérêt scientifique.

« Les prophéties de « l'Arène », portant la signa-

ture Buchanan, sont de deux ordres : les unes concernent les événements sociaux de l'avenir, les autres traitent des cataclysmes géologiques presqu'imminents qui doivent troubler plus ou moins quelques points de notre globe.

« Pour les événements politiques et sociaux, Buchanan nous annonce, et certes il n'est pas besoin pour cela de faculté particulière, nous annonce, disons-nous, les plus terribles conflits entre le capital et le travail, les guerres les plus sanglantes entre nations, et la réalisation du rêve de tous les républicains, la destruction de toutes les monarchies. Il cite le nom de plusieurs souverains qu'une mort prochaine menace, mais nous ne nous appesantirons pas plus longtemps sur ce tableau.

« En ces époques de transformation particulière, que ne peut-il arriver ? Et c'est tant pis pour ceux, grands ou petits, dont a sonné l'heure des graves et sérieux comptes rendus à *Karma*, si, par un juste retour des choses, ils passent sous la roue qui va les broyer.

« Dans les dires de notre nouveau Jérémie, notre intérêt s'attache surtout aux désastres physiques devant atteindre certaines contrées.

« De ce long exposé, nous extrayons les passages qui suivent :

« Si la lune a vraiment une relation bien définie avec l'organisation féminine (force négative) ; si son influence se fait sentir sur le progrès de certaines maladies, ne peut-il y avoir, découlant d'une multitude de causes, un nombre infini d'événements, d'effets, dont

des investigations sérieuses pourraient nous révéler à l'avance l'heure certaine de leur manifestation ?

« Cette science de la périodicité, comme je la pratique, a conduit à prévoir, pour les États-Unis, trois périodes de calamités.

« La première période se manifesta, lors du terrible tremblement de terre de New-Madrid, l'un des plus affreux que l'histoire ait enregistrés. Cette catastrophe fut suivie de la guerre avec l'Angleterre, d'une grande dépression financière et de plusieurs autres maux, qui, comme dans un douloureux enchaînement, se succédèrent sans interruption.

« Aussi, au moment où la seconde crise périodique approchait, en 1859, pour ce qui me concerne, étais-je assez sûr du fait, pour publier dans le Journal de Louiseville, ma conviction que mon pays allait traverser à nouveau une crise de six années de dures épreuves.

L'affreuse guerre de sécession ou de rébellion, qui éclata peu après, me donna raison.

« A l'heure présente, nous approchons de la troisième. Et cette période calamiteuse, je la vois venir, depuis longtemps.

« Il est vrai que le public, en général, la pressent, en quelque sorte ; mais en lui assignant un avenir lointain et douteux. Moi, je la sens si bien qui nous talonne, que je me fais un devoir de préciser, d'inscrire, dans cette revue (*l'Arène*), la date de ces bouleversements épouvantables, desquels notre âge historique ne peut nous donner aucune idée.

« Ne me demande pas, ami lecteur, d'entrer dans les explications sur ce qui motive si positivement ma conviction personnelle ; une publication, où l'on ne dispose que de quelques pages, ne saurait suffire pour discuter longuement sur une philosophie particulière encore si peu connue.

« J'ai déjà dit que ma conviction se basait sur la loi scientifique de la périodicité, loi que j'étudie depuis trente ans, sans l'avoir jamais trouvée en défaut.

Une étude approfondie de cette loi de relation sera faite ultérieurement, et bien que rien de ce qui concerne son fonctionnement n'ait encore été présenté dans son ensemble, nous espérons pouvoir laisser, sur ce sujet, un travail utile à nos concitoyens.

« La période de convulsion approche. La prochaine élection présidentielle, en provoquant du Nord au Sud de l'Amérique, un vrai remous dans les mêmes éléments révolutionnaires, marquera le commencement de la crise.

« Le mouvement sera surtout violent dans le Nord ; — nous pouvons nous tenir pour avertis.

« Le vingtième siècle s'annoncera par un accroissement considérable du nombre des mécontents et par une intensité du mouvement d'agitation.

« Le contraste de richesses princières à côté des misères les plus abjectes surexcitera de plus en plus les esprits ; les différences, toujours croissantes, dans les conditions sociales, enflammeront les cerveaux, et, comme les seuls moyens que le pauvre ait en main pour s'opposer à cet état de choses, est le bulletin

de vote et le fusil, il se servira de l'un et de l'autre.

« A quelles extrémités se portera-t-on durant le^s dix-huit années de luttes qui vont s'ouvrir ? Nul ne peut le dire ; mais ces troubles seront encore aggravés par la guerre qui aura lieu, en Europe, à la fin du siècle, guerre qui sera le coup de grâce pour les gouvernements monarchiques.

« Chez nous, nous aurons à guerroyer ici et là, pendant dix-neuf ans. Ce n'est qu'en 1916 que le calme se rétablira ; mais, à partir de 1910, l'Amérique traversera les plus terribles épreuves qu'elle ait jamais connues.

« Trois brandons de discorde jetteront partout leurs feux.

« Guerre entre le capital et le travail, intervention de l'élément religieux, haine de race, noirs contre blancs.

« Les premiers, devenus puissants, se compteront et ne craindront pas de se dresser contre la négrophobie caucasique.

« Tout sera bouleversé, et, en fin de compte, le triomphe complet des éléments révolutionnaires, faisant table rase, mettra en jeu des forces nouvelles présidant à l'érection d'un système de gouvernement vraiment démocratique.

« De l'Église, comme puissance, il ne restera pas une pierre ; le souffle de la révolution ayant jeté aux quatre vents les feuillets de la vieille Bible.

« Toutes chaînes, toutes entraves, seront brisées. Emportés par le courant, où s'arrêta-t-on dans ce champ de la liberté illimitée ? On ne saurait le prévoir ; le mariage lui-même ne sera plus qu'une association,

en quelque sorte libre. Le cycle de la femme approche ; il compensera amplement pour nous l'horrible tourmente qu'il va nous falloir traverser.

« Ce qui est certain, c'est que la fin de la chrétienté Biblique est proche. Le vingtième siècle entendra ses derniers râles, et le vingt-unième verra s'épanchonner un système religieux, qui sera la renaissance de *tout* ce qu'il y a eu de *bon* dans le passé. Les nobles rejetons du vieux tronc n'apparaîtront qu'à la fin, mais leur poussée sera le signe de l'espérance et annonceront au monde l'épanouissement prochain d'une ère de justice et d'amour.

« La Nature se prépare aussi à entrer dans l'inférieur concert pour y jouer sa partie. A mesure que la destruction de nos forêts s'achève, les inondations augmentent d'intensité ; et, d'un autre côté, d'immenses étendues de terrain sont menacées d'une stérilité complète.

« C'est par le fait de la même imprévoyance que le vieux monde a vu la Syrie, cet Eden, se transformer, en grande partie, en un milieu désolé.

« C'est pour cette raison encore que les provinces du Nord de l'Afrique sont entièrement privées d'eau, et que la Grèce, la Sicile, l'Espagne, le Sud de la France, voient certaines parties de leur sol desséchées et stériles, et d'autres souvent submergées.

« Formidables aussi seront les puissances de l'air ; des cyclones dévastateurs se préparent, et le cours étrange des saisons déroutera tous nos calculs.

Nous aurons des étés sans chaleur, qui occasionne-

ront la ruine de l'agriculture ; et cet abaissement de la température, que nous aurons à subir dans douze à quinze ans, produira d'affreuses disettes, qui, multipliant les malheureux et augmentant le nombre des mécontents, ajouteront à toutes nos calamités sociales. Le feu d'un ressentiment général, couvant dans les cœurs, poussera les hommes à s'entretuer.

« Très peu, parminous, ont absolument conscience des dangers qui nous menacent, de par le fait des tremblements de terre pouvant se manifester constamment sur un point ou sur un autre de la surface de notre globe¹.

« Cette surface, cette croûte qui s'étend sur une mer de matière en fusion, peut être comparée, pour l'épaisseur, à la mince pellicule d'un œuf qui n'a point de coquille.

« La variation d'un centimètre environ de l'aiguille du baromètre équivaut à un changement de trente-six kilos pour chaque pied carré de la surface interne de la terre, ce qui fait une pression de 922 millions de kilos, au mille carré. Une vague de l'Océan, de trois pieds, ajoute, à l'heure de la marée, un poids additionnel de plus de un million 380,000 tonnes au mille carré et ces poids, ces sommes de pesanteur, ces forces, ne sont qu'insignifiantes, comparés aux puissances attractives exercées par le Soleil et la Lune sur la surface entière de notre globe.

« Oui, on peut le dire, toute notre côte Atlantique

¹ Le sismographe Thermo-électrique accuse un frisson continu du sol avec des secousses de tremblement de terre.

(N. D. T.)

est destinée à périr. N'importe où mes pas se portent, sur les bords de cet Océan, mon cœur se serre, en pensant que mes compatriotes, vivant à quelques pieds seulement au-dessus du niveau de la mer, sont dans une position aussi périlleuse.

« Un raz de marée¹ peut détruire, en un instant, la population entière de nos rivages.

« Un léger affaissement du sol de ces rivages serait encore bien plus terrible dans ses résultats.

« Depuis dix ans que je réfléchis à ces possibilités, ma conviction de leur imminence m'a forcé à étudier profondément ce sujet.

« Toutes les cités du littoral, s'étendant au Sud de New-England, qui ne sont pas à cinquante pieds au-dessus du niveau des eaux, sont marquées pour être emportées dans une de ces convulsions de la nature.

« Galveston, New-orléans, Mobile, Saint-Augustin, Savannah et Charleston, ont une même fatale destinée.

« Richemond, Baltimore, Wasington, Philadelphie, Newmark, Jersey-City et New-York, auront à souffrir plus ou moins selon leur altitude relative.

« Brooklyn sera moins éprouvé, mais New-York et Jersey le seront horriblement plus.

« Les premiers mouvements de convulsion du sol commenceront probablement à se manifester sur les

¹ Raz de marée, soulèvement extraordinaire de la mer, dont la cause est encore inexplicquée, mais qu'on attribue à des volcans sous marins. Il porte en un instant les vagues sur la terre, à la hauteur de plusieurs mètres, tellement que des villes ont été submergées; vraies cataractes qui couvrent la plaine à

côtes de l'Océan Pacifique, et peut-être, en le traversant, atteindront-ils les îles Sandwich.

« Le choc ressenti, depuis la Colombie Britannique jusqu'à la côte du Mexique, sera extrêmement violent, et immense sera le nombre des morts, surtout sur les côtes de l'Atlantique.

« La conformation de celles du Pacifique offre moins de prise au mouvement destructeur de ce raz de marée, qui, néanmoins, partout sur son passage, sèmera la mort et la désolation.

« Le long de la côte, la basse Californie sera gravement atteinte, de même San Diego et surtout Coronado.

« Combien ces cités ont-elles encore devant elles ? Vingt-quatre ans au plus ; peut-être vingt-trois ans seulement.

« L'effondrement sera soudain ; et, en une heure, le flot aura fait son œuvre qu'éclairera en plein le soleil de midi.

« Traversant le Pacifique, comme nous venons de le dire, l'oscillation se propagera vers le nord ; un raz de marée, s'accompagnant d'un tremblement de terre, se manifesterà dans le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes ; la Côte Ouest de Cuba sera fortement secouée ; Cuba, et principalement la Havane, en paieront cher les effets.

« Notre sœur, la république du Venezuela, vouée comme une immense distance, en rasant au niveau du sol tout ce qui s'y trouve. Ces raz de marée ont paru tellement étonnant qu'on les a souvent attribués au mouvement que les tremblements de terre imprimaient au fond de la mer.

(Babinet, Revue des deux mondes, 1^{er} décembre 1854.)

nous à la même destinée, par la même loi de périodicité, se verra assaillie par les vagues. Bouleversée de fond en comble par les trépidations de la terre, Caracas, sa ville principale, subira une destruction plus complète encore qu'en 1812, où douze mille hommes, dit-on, perdirent la vie ; le choc équivaudra presque à une destruction totale.

« Au Sud de l'Amérique, le même mouvement sismique, avec toutes ses conséquences, se continuant en arrière, traversera les Etats-Unis, l'Amérique Centrale et Mexico ; Vera-Cruz sera, cependant, moins endommagée que Mexico ; Tampico et Matamoras auront de dures épreuves à subir.

« Galveston sera écrasée. — La Nouvelle-Orléans ? La question pour elle est celle-ci : sera-t-elle détruite en partie ou totalement. Le moindre petit mouvement d'obliquité des vagues diluviennes vers le sud, et cette ville n'est plus frappée que d'un choc en retour.

» Flots et tremblements s'étendant à cent ou cent cinquante milles, au-delà du Mississipi, et ils impriment à Baton Rouge le plus triste souvenir de leur passage.

« Après ces coups de massue de la nature, après les guerres civiles et sociales, quoi ? Comment sortirons-nous de là ? Naturellement, aussitôt la tourmente météorologique, géologique passée, une armée de plongeurs, et de pillards aussi, sort de terre et menace de reprendre tout ce qui sera possible, aux flots envahisseurs. »

CAMILLE LEMAITRE.

LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE

(Suite.)

LA PRIÈRE DÉTRUIT LA CONFIANCE EN SOI-MÊME

Question. — Mais Christ lui-même n'a-t-il pas prié et recommandé la prière ?

Réponse. — Telle est, en effet, la tradition ; mais ces prières appartiennent précisément au genre dont nous venons de parler, c'est-à-dire à la communion avec le « Père qui est en secret. » Sans cela, si nous identifions Jésus avec la déité universelle, il faudrait en venir à l'inévitable conclusion d'une absurdité par trop illogique, que « Dieu lui-même » se pria soi-même et sépara sa volonté de celle de Dieu auquel il s'adressait !

Question. — Il y a encore un argument ; et un argument qui, de plus, est souvent employé par quelques « Chrétiens. Voici ce qu'ils disent : Je ne me sens pas « capable de vaincre mes passions et mes faiblesses par « ma propre force. Mais, lorsque je prie Jésus-Christ, « je sens qu'il me donne de la force et que je deviens capable de triompher par son pouvoir. »

Réponse. — Il n'y a là rien d'étonnant. Si le « Christ Jésus » est un Dieu indépendant et séparé de la personne

qui prie, il va sans dire que tout est, et *doit* être possible à « un Dieu puissant. » Mais où est le mérite, ou même la justice, d'une semblable victoire ? Pourquoi le pseudo-conquérant serait-il récompensé de quelque chose qui ne lui a coûté que des prières. Même à votre point de vue de simple Mortel, iriez-vous payer à un laboureur les gages d'une journée entière, si vous aviez fait vous-même la plus grande partie de son ouvrage, tandis qu'il aurait passé le temps, assis sous un pommier, à vous prier de travailler pour lui ? L'idée de passer toute la vie dans un état de paresse morale, tandis qu'un autre, — que ce soit Dieu ou un homme, — se charge de la part la plus pénible de votre travail ou de votre devoir, nous paraît aussi révoltante qu'elle est dégradante pour la dignité humaine.

Question. — Peut-être ; néanmoins, l'idée fondamentale du Christianisme moderne est justement celle de s'en remettre à un Sauveur personnel pour obtenir le secours et la force nécessaires dans le combat de la vie. Et cette croyance est, sans aucun doute, efficace, subjectivement, au moins ; c'est-à-dire que ceux qui croient *se sentent* véritablement aidés et soutenus.

Réponse. — De la même façon que, sans le moindre doute aussi, quelques-uns des malades traités par les « Savants chrétiens » et les « Mental Scientists », les adhérents de la *Négation* (« *Deniers*¹ »), sont par-

¹ La nouvelle secte de guérisseurs qui, en niant l'existence de quoi que ce soit, excepté l'esprit qui ne peut ni souffrir ni être malade, se croient capables de guérir toutes les souffrances, pourvu que le malade ait assez de foi pour se persuader que

fois guéris ; ce qui n'empêche pas que l'on obtienne tout aussi souvent, et même plus souvent, peut-être, les mêmes résultats, par le moyen de l'hypnotisme et de la suggestion, de la psychologie et même de la médium-nité. Les succès seuls vous semblent dignes d'être pris en considération et enfilés à votre argument ; mais que dites-vous d'un nombre d'insuccès dix fois aussi grand ? Vous ne prétendez pas, évidemment, que l'insuccès soit inconnu parmi les chrétiens fanatiques, même avec une mesure suffisante de foi aveugle ?

Question. — Mais comment expliquez-vous les cas qui sont couronnés d'un plein succès ? Où le Théosophe cherche-t-il le pouvoir nécessaire pour vaincre son égoïsme et ses passions ?

Réponse. — Il trouve ce pouvoir en son Soi Supérieur, l'esprit divin ou le Dieu qui est en lui, et en son *Karma*. Combien de fois serons-nous forcés de répéter et de redire que l'on connaît l'arbre à son fruit, et la nature d'une cause à ses effets ? Vous parlez de vaincre les passions et de parvenir à être bon par le secours de Dieu ou de Christ. Mais nous demandons : où trouve-t-on les personnes les moins coupables et les plus vertueuses, qui s'abstiennent de péché et de crime : parmi celles qui professent le Christianisme, ou parmi celles qui adhèrent au Bouddhisme ? dans les pays chrétiens ou dans les contrées payennes ? La statistique répond à notre question et nous donne raison. D'après le dernier recensement fait à Ceylan et dans l'Inde, le rapport

ce qu'il nie ne peut exister. C'est une nouvelle méthode de s'hypnotiser soi-même.

comparé des crimes commis par les Chrétiens, les Musulmans, les Hindous, les Eurasiens, les Bouddhistes, etc. etc., nous prouve que, sur deux millions d'hommes pris de chaque population, au hasard, et représentant une période de plusieurs années, la proportion des délits commis par les chrétiens est de 15 contre 4 commis par les Bouddhistes. (Voyez « Lucifer » numéro d'avril 1888, page 147. Art. « Conférenciers chrétiens sur le Bouddhisme »). Il n'est point d'Orientaliste, d'historien de quelque renom, ni de voyageur dans les pays Bouddistes, depuis l'Évêque Bégandet et l'abbé Huc jusqu'à Sir William Hunter, et chaque fonctionnaire impartial, qui ne reconnaisse que la vertu des Bouddistes est supérieure à celle des chrétiens. Cependant, les Bouddistes (et, entr'autres, la vraie secte Siamoise) ne croient ni en Dieu, ni en une récompense future au-delà de cette terre. Ni les prêtres ni les laïques ne prient. « Prier ! » s'écrieraient-ils avec étonnement ; mais qui ? Et que prier ? »

Question. — Alors ce sont de véritables Athées.

Réponse. — Sans aucun doute ; mais ce sont aussi les hommes les plus attachés à la vertu et les plus vertueux que l'on puisse trouver au monde. Le Bouddhisme recommande de « respecter les religions des autres et de rester fidèle à la sienne ; » mais le christianisme de l'Église considère les dieux des autres nations comme des diables, et voudrait condamner à la perdition éternelle tout homme qui n'est pas chrétien.

Question. — Le clergé Bouddhiste n'en fait-il pas autant ?

Réponse. — Jamais. Les prêtres Bouddhistes suivent trop rigoureusement le précepte plein de sagesse qui se trouve dans la DHAMMAPADA, pour faire une chose semblable ; car ils savent bien que « si un homme, quelque instruit qu'il soit, se croit lui-même assez grand pour mépriser les autres, il ressemble à un aveugle tenant une chandelle : il éclaire les autres, mais lui il est aveugle. »

LA SOURCE DE L'ÂME HUMAINE

Question. — Comment expliquez-vous alors que l'homme soit doué d'un Esprit et d'une âme ? D'où proviennent-ils ?

Réponse. — De l'Âme Universelle ; et ce n'est certainement pas le don d'un Dieu *personnel*. D'où provient l'élément humide qui compose la substance de la Méduse ? De l'Océan dont elle est entourée, dans lequel elle vit, respire et a son être, et auquel elle retourne, lorsqu'elle se dissout.

Question. — Vous repoussez donc l'enseignement que l'Âme est donnée à l'homme, où plutôt insufflée en lui, par Dieu ?

Réponse. — Il le faut bien. L'Âme dont il est parlé Genèse II. 7, est, ainsi que cela s'y trouve exprimé, l'« Âme vivante » ou *Nephest* (l'âme animale ou vitale) que Dieu (nous disons « la Nature » et la *loi immuable*) donne à l'homme, ainsi qu'à chaque animal. Ce n'est point du tout l'Âme pensante ou l'intelligence ; ce n'est surtout pas l'*Esprit immortel*.

Question. — Fort bien. Posons alors la question

d'une manière différente : — est-ce Dieu qui doue l'homme d'une Ame humaine *raisonnable* et d'un Esprit immortel ?

Réponse. — Les termes dans lesquels cette question est posée nous forcent de nouveau à ne pas être d'accord avec vous. Puisque nous ne croyons pas à un Dieu *personnel*, comment pouvons-nous admettre qu'il doue l'homme de quoi que ce soit ? Mais supposé, d'après votre argument, qu'il existe, en effet, un Dieu qui se charge du risque de créer une Ame nouvelle pour chaque enfant nouvellement né, tout ce qu'il reste à dire est qu'un Dieu semblable ne peut guère être lui-même doué de raison ou de prévision. Du reste, ce dogme théologique vient se briser, chaque jour et à toute heure, sur les écueils les plus dangereux, formés par d'autres difficultés et, entr'autres, par l'impossibilité de réconcilier son existence avec la miséricorde, la justice, l'équité et l'omniscience attribués au Dieu dont nous venons de parler.

Question. — Que voulez-vous dire par là ? Quelles sont ces difficultés ?

Réponse. — Je me souviens de l'argument incontestable qui fut, un jour, en ma présence, la réplique d'un prêtre Bouddhiste Cingalais à un prédicateur de renom, un missionnaire Chrétien, qui n'était certes ni ignorant, ni incapable de soutenir la discussion publique, durant laquelle cette réponse lui fut faite. C'était près de Colombo ; le missionnaire avait défié le prêtre Meccativati de donner les raisons pour lesquelles les « payens » ne pourraient accepter le Dieu des chrétiens. Mais, comme

d'habitude, ce fut le missionnaire qui se tira de cette mémorable discussion à son désavantage.

Question. — Je serais bien aise de savoir comment cela arriva.

Réponse. — Tout simplement de la manière suivante : le prêtre Bouddhiste commença par demander au « père » si son Dieu avait donné à Moïse des commandements que les hommes devaient garder, mais que Dieu lui-même pouvait enfreindre. Sur quoi le missionnaire se récria avec indignation. « Parfaitement » répondit son adversaire ; « vous nous dites que Dieu ne souffre point d'exceptions à cette règle, et qu'il ne peut naître aucune Ame sans sa volonté. Dieu pourtant, entr'autres choses, défend l'adultère ; vous dites, néanmoins, en même temps, que c'est lui qui crée chaque nouveau-né et le doue d'une âme. Faut-il en conclure que les millions d'enfants nés du crime et de l'adultère sont l'œuvre de votre Dieu ? Faut-il admettre que votre Dieu défend et punit la violation de ses lois, et que, cependant, il crée chaque jour et à toute heure des âmes destinées à ces enfants-là ? Alors, d'après la logique la plus simple, votre Dieu se fait complice de ce crime ; puisque, sans son secours et son intervention, ces enfants du péché ne pourraient pas naître. Est-il juste de punir, non seulement les parents coupables, mais encore l'enfant innocent, pour ce qui est l'œuvre de ce Dieu que lui-même, néanmoins, vous déchargez de toute culpabilité ? » Le missionnaire consulta sa montre et trouva tout d'un coup qu'il était trop tard pour prolonger la discussion.

Question. — Vous oubliez que toutes ces circons-

tances inexplicables sont des mystères ; et que notre religion nous défend de chercher à pénétrer les mystères de Dieu.

Réponse. — Non, nous ne l'oublions pas ; mais nous repoussons tout simplement ces impossibilités. Et nous ne cherchons pas à vous faire accepter ce que nous croyons. Nous ne faisons que répondre à vos questions. Du reste, nous donnons un autre nom à vos « mystères. »

ENSEIGNEMENTS BOUDDHISTES CONCERNANT LE SUJET
MENTIONNÉ CI-DESSUS

Question. — Quel est l'enseignement du Bouddhisme au sujet de l'Âme ?

Réponse. — Cela dépend de ce dont vous parlez : du Bouddhisme populaire, *exotérique*, ou de ses enseignements *ésotériques*. Voici la définition exotérique qui se trouve à ce sujet dans le Catéchisme Bouddhiste : « L'âme n'est qu'un mot employé par les ignorants pour exprimer une idée fausse. Du moment que le changement s'impose à tout, l'homme n'en est point exclu, et tout ce qui est matériel en lui doit changer. Ce qui est sujet au changement n'est point permanent ; de sorte qu'une chose variable ne peut pas être immortelle. » C'est clair et défini. Mais, lorsque nous en venons à la question de la nouvelle personnalité qui, dans chaque renaissance successive, est une agrégation des « Skandhas » ou des attributs de l'ancienne personnalité ; et lorsque nous demandons si cette nouvelle agrégation

de *Skandas* est également un être *nouveau* qui n'a rien retenu de l'être passé, voici ce que nous lisons : « Dans un sens, c'est un être nouveau ; dans un autre sens, ce n'en est pas un. Les *Skandas* se modifient constamment durant cette vie ; car tandis que l'homme de quarante ans A. B. est identiquement la même personnalité que le jeune homme de 13 ans A. B, c'est, néanmoins, un être différent par le travail continu de destruction et de réparation qui a lieu dans son corps et le changement de son intelligence et de son caractère. Pourtant, lorsque l'homme est devenu vieux, il récolte la récompense ou la souffrance qui découle des pensées et des actions qui ont appartenu à la première partie de sa vie. Il en est de même de l'être nouveau qui, à sa renaissance, est bien *la même individualité* qu'autrefois (mais non la même personnalité), et qui, sous une autre forme, ou sous une nouvelle agrégation de *Skandhas*, récolte avec justice les conséquences des actions et des pensées de ses existences antérieures. » Voilà de la métaphysique abstruse qui évidemment ne nie en aucune façon *la croyance* à l'Âme.

Question. — Ne se trouve-t-il pas quelque chose de ce genre dans le Bouddhisme Esotérique ?

Réponse. — Certainement ; car cet enseignement appartient tout autant au *Bouddhisme* Esotérique ou Sagesse secrète, qu'au Bouddhisme Exotérique, philosophie religieuse de Gautama Bouddha.

Question. — Pourtant, on nous dit clairement que la plupart des Bouddhistes ne croient pas à l'immortalité de l'Âme.

Réponse. — En effet, nous n'y croyons pas, si, pour vous, l'Ame représente l'*Ego personnel* ou l'Ame vivante: — *Nephest.* Mais tout Bouddhiste instruit croit à l'individualité ou *Ego divin*; et ceux qui n'y croient pas sont dans l'erreur. Ils se trompent tout autant sur ce point que les Chrétiens qui prennent les interpolations théologiques des derniers éditeurs des Evangiles, au sujet de la damnation et du feu de l'enfer, pour les déclarations formelles de Jésus lui-même. Ni Bouddha ni « Christ » n'écrivirent jamais la moindre chose eux-mêmes, mais tous deux s'exprimèrent en allégories et se servirent de « paroles obscures », comme le font tous les vrais Initiés, et comme ils continueront à le faire longtemps encore. Ces questions métaphysiques sont traitées avec une grande prudence dans les Ecritures Bouddhiste et Chrétienne, qui, l'une et l'autre, pèchent par excès d'exotérisme; — ce qui fait que la signification de la lettre morte dépasse de beaucoup l'intention dans laquelle elle a été employée.

Question. — Voudriez-vous dire que les enseignements de Bouddha et ceux de Christ n'ont point été bien compris jusqu'ici?

Réponse. — C'est cela même que je veux dire. Les Evangiles Bouddhiste et Chrétien furent prêchés, l'un et l'autre, dans un même but. Les deux réformateurs étaient d'ardents philanthropes, des *altruistes* pratiques; qui *prêchèrent sans le moindre doute le Socialisme* le plus noble et le plus élevé, l'abnégation la plus complète jusqu'au bout. « Que les péchés du monde entier retombent sur moi, afin que je puisse soulager la misère

et la souffrance de l'humanité ! » dit Bouddha !.... « Je ne voudrais pas laisser pousser un seul cri qu'il me fût possible d'épargner ! » s'écrie le Prince-mendiant, enveloppé de haillons, rebut du cimetière. « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et êtes pesamment chargés, et moi, je vous donnerai du repos ; » tel est l'appel fait aux pauvres et aux déshérités par « l'Homme de douleurs » qui n'avait point de place où reposer sa tête. Tous deux enseignent un amour sans bornes pour l'humanité : la charité, le pardon des injures, l'oubli de soi-même et la compassion pour les multitudes bercées d'illusions ; tous deux font preuve du même mépris des richesses, tandis qu'ils n'établissent point de différence entre le *mien* et le *tien* ; sans révéler à *tous* les mystères sacrés de l'initiation, ils voulaient communiquer aux malheureux ignorants et égarés, pour qui le fardeau de la vie était trop lourd, suffisamment d'espoir pour leur faire pressentir quelque chose de la vérité et leur donner la force de supporter les heures les plus pénibles. Mais l'excès de zèle de ceux qui devinrent plus tard leurs partisans, détruisit l'objet que les deux Réformateurs avaient en vue. Les paroles des Maîtres furent mal comprises, mal interprétées ; et nous en voyons les conséquences.

Question. — Pourtant il faut bien que Bouddha ait nié l'immortalité de l'âme, puisque, non seulement tous les Orientalistes, mais ses prêtres même l'assurent ?

Réponse. — Les Arhats adoptèrent, dès le début, la ligne de conduite de leur Maître ; la majorité des prêtres qui suivirent, n'étaient pas initiés, tout comme

dans le Christianisme ; de sorte que, peu à peu, les grandes vérités ésotériques se perdirent presque tout à fait. Un exemple frappant de cette altération s'offre à nous dans le fait que, des deux sectes qui existent à Ceylan, la secte Siamoise croit que la mort est l'annihilation absolue de l'individualité et de la personnalité, tandis que l'autre explique Nirvana de la même façon que les Théosophes.

Question. — Dans ce cas, pourquoi les deux pôles opposés de cette croyance sont-ils représentés par le Bouddhisme et le Christianisme ?

Réponse. — Parce que le Bouddhisme et le Christianisme ne furent par prêchés dans les mêmes conditions. Les Brahmines, dans l'Inde, jaloux de conserver pour eux seuls la connaissance supérieure dont ils excluaient toute autre caste que la leur, eurent, de cette façon, conduit des millions d'hommes vers une idolâtrie voisine du fétichisme. Il fallut que Bouddha donnât le coup mortel à cette exubérance d'imagination malsaine et de superstition fanatique, résultat d'une ignorance telle qu'on en a rarement connu de pareille, avant et après cette époque. Pour ceux « qui appellent leurs dieux et ne sont ni entendus ni écoutés... », pour ceux, qui vivent et meurent dans le désespoir de la pensée, un athéisme philosophique est préférable à un culte ignorant. Avant de pouvoir révéler la vérité, Bouddha eut d'abord à arrêter ce torrent boueux de superstition et à déraciner les *erreurs*. Il ne pouvait pas *tout* révéler ; pas plus que Jésus, qui rappelle à ses disciples que les mystères du Ciel ne sont

pas pour les masses dénuées d'intelligence, mais pour les élus seulement, ce qui « fait » qu'il leur parlait en paraboles (Mat. XIII. 11). Cette même raison de prudence conduisit Bouddha à cacher, *une trop grande partie* de la vérité. Il refusa même de dire au moine Vacchagotta s'il y a ou s'il n'y pas d'Ego dans l'homme ; et, supplié de donner une réponse, « le Grand Saint se renferma dans le silence¹. »

Question. — Ceci se rapporte à Gautama ; mais quel rapport y voyez-vous avec les Evangiles ?

Réponse. — Lisez l'histoire et réfléchissez. Vers l'époque où les événements rapportés dans les Evan-

¹ Dans le dialogue, traduit de la *Samyuttaka Nikaya* par Oldenburg, Bouddha donne à Ananda, son disciple *initié*, qui lui demande la raison de ce silence, une réponse directe et franche : « Si, Ananda, lorsque le moine errant Vacchagotta « m'a demandé : Y a-t-il un Ego ? » j'avais répondu : « L'Ego existe, » alors, Ananda, j'aurais confirmé la doctrine des Samanas et des Brahmanas, qui croient à la permanence (de la vie). Si, Ananda, lorsque le moine errant Vacchagotta m'a demandé : « N'y a-t-il point d'Ego ? » j'avais répondu : « L'Ego n'existe pas, » alors Ananda, j'aurais confirmé la doctrine de ceux qui croient à l'annihilation. Si, Ananda, lorsque le moine errant Vacchagotta m'a demandé : « Y a-t-il un Ego ? » J'avais répondu : « L'Ego existe, » — aurais-je par là atteint mon but, Ananda, et lui aurais-je communiqué la connaissance que toutes les existences (dhamma) ne sont pas l'Ego ? Mais, Ananda, si j'avais répondu : « L'Ego n'existe point, » alors, Ananda, je n'aurais réussi qu'à jeter le moine errant Vacchagotta d'une perplexité à l'autre : « Mon Ego n'a-t-il donc pas existé autrefois ? Et à présent il n'est plus ! » Ceci démontre mieux que tout, que Gautama Bouddha ne révéla point une métaphysique aussi difficile à la multitude, afin de lui éviter de plus grandes perplexités. Il parlait ici de la différence qui existe entre l'Ego personnel et temporaire et le Soi Supérieur, qui répand sa lumière sur l'Ego impérissable, le « Moi » spirituel de l'homme.

giles sont censés avoir eu lieu, une même fermentation intellectuelle se faisait dans le monde civilisé tout entier, mais avec des résultats contraires, en Orient et en Occident. Les dieux de l'antiquité étaient mourants. Tandis que les classes civilisées, en Palestine, se laissaient entraîner, à la suite des Sadducéens incrédules, dans un dédale de négations matérialistes, s'en tenant uniquement à la lettre morte des pratiques Mosaïques, et qu'à Rome elles se plongeaient dans la dissolution, les classes inférieures et pauvres se jetaient dans la sorcellerie et couraient après des dieux étrangers, ou devenaient des hypocrites et des Pharisiens. L'heure d'une nouvelle réforme spirituelle avait sonné. Le Dieu des Juifs, ce Dieu jaloux, anthropomorphe et cruel, dont les lois sanguinaires réclamaient « œil pour œil, et dent pour dent », et exigeaient le sang de l'animal sacrifié, devait être relégué à un rang secondaire, pour faire place au miséricordieux « Père qui est en secret ». Et il fallait que celui-ci fût prouvé être, non point un Dieu extra-cosmique, mais le Sauveur divin que l'homme mortel, le pauvre aussi bien que le riche, porte enfermé dans son propre cœur et dans son Âme. Les secrets de l'Initiation ne pouvaient pas plus être révélés en Palestine que dans l'Inde, de peur qu'en donnant les choses saintes aux chiens, et en jetant les perles devant les pourceaux, le *Révéléateur* et les choses révélées ne fussent foulés aux pieds. Ce fut donc la réticence de Bouddha et celle de Jésus (que celui-ci vécut ou non, à l'époque historique où on l'a placé, il s'abstint également de révéler clairement les Mystères de la Vie et

de la Mort), qui, d'un côté, fut la source des négations complètes du Bouddhisme du Sud ; et qui, d'autre part, conduisit l'Eglise Chrétienne à se séparer en trois parties hostiles, tandis que l'Angleterre Protestante seule compte 300 sectes.

H. P. BLAVATSKI

(Traduit de l'Anglais par M^{me} H. de Neuville).

THÉOSOPHIE ET SOCIALISME MODERNE

(Suite et fin.)

Bien que, pour notre part, nous n'ayions encore, hélas ! rien réalisé de cette vie sublime, nous pouvons, aidé des lumières de la haute philosophie qui nous instruit et nous inspire, jeter un regard dans l'avenir, et nous le voyons, ce temps où il sera aussi rare de trouver un individu dénué de cette auto-gnosis, qui doit devenir l'instrument de la régénération psychique et d'un plus complet développement, qu'il est rare aujourd'hui de trouver un sourd-muet de naissance que son infirmité rend incapable du moindre développement intellectuel par les moyens d'éducation ordinaire.

Le jour qui verra la République sociale, de par le fait même de son existence, les humains entreront dans le cycle *résomptif* leur permettant de récupérer les forces physiques, intellectuelles, physiques, usées dans les luttes et par les conditions du passé.

Et la santé florissante dont ils jouiront sur ces trois plans leur permettra de s'avancer hardiment dans la voie de l'évolution, et de développer en eux les facultés les plus élevées, les facultés Spirituelles.

Pourtant nous ne venons pas dire ici que l'une ou l'autre de ces évolutions, ou révolutions de la structure sociale, changera totalement la somme d'expériences de vie, douloureuses ou agréables, dont l'existence individuelle est le théâtre pour le moment.

Notre pensée est seulement celle-ci : que par la force inhérente aux institutions sociales, les différences entre la moyenne et les extrêmes des conditions sociales individuelles se trouvant de beaucoup réduites, un équilibre plus stable sera établi et l'harmonie règnera d'elle-même ; et encore que, dans l'existence ou les existences que l'individu passera dans le régime dont on voit l'aurore poindre à l'horizon, la liberté dont il jouira sera si grande, et les moyens pour développer toutes ses qualités innées de cœur, d'esprit, d'intelligence, de caractère, seront si nombreux, si larges, si variés, si bien à la portée de tous et de chacun, qu'à moins de la plus mauvaise volonté du monde, sa récolte physique sera toujours de plus en plus largement assurée.

Aussi, si nous voyons juste dans toutes nos appréciations touchant l'esprit du socialisme et de ses effets, lorsque ce dernier sera infusé aux enfants avec le lait de leur mère, nous pouvons parfaitement maintenir que bien que, n'étant qu'une simple partie du courant évolutionnaire qui se prépare en ce moment, il n'en agira pas moins comme le précurseur d'un autre grand

mouvement super — évolutionnaire que les siècles futurs verront s'accomplir.

Car nous ne nous lasserons pas de le dire, tout est calculé en lui pour élever l'ensemble de la communauté à une telle hauteur morale que la génération qui naîtra, après l'accomplissement de la révolution sociale, pourra être facilement entraînée à entrer dans les voies de la grande et éternelle « Sophia »,

Ainsi que des échafaudages inutiles, les tendances simplement utilitaires, comme les plus matérialistes, du socialisme actuel, disparaîtront insensiblement, quand l'édifice sera parachevé.

Résidus, elles se brûleront d'elles-mêmes dans le grand corps bien organisé, perfectionné, équilibré, de nos sociétés en fonction.

Ainsi les formes grossières d'un luxe de bas aloi qui ont fleuri dans les temps anciens, et fleurissent encore si facilement dans les temps modernes, avec leur régime d'agglomérations d'esclaves du capital, remplaçant les esclaves de la conquête, deviendront presque impossibles dans un état dans lequel les classes de paresseux et de parasites, ne pourront plus exister, l'égalité sociale et industrielle n'étant plus le sol convenable où de telles turpitudes peuvent fructifier.

D'un autre côté, le champ libre, largement ouvert à toutes les capacités et à toutes les facultés, permettra au luxe social, aux arts, de prendre leur essor et d'atteindre à leur apogée.

Les plus grandes réformes seront aussi introduites, d'abord, dans l'éducation physique des enfants.

Dès leur bas âge, ceux-ci seront entraînés à prendre des habitudes qui tendront à éteindre la plupart des impulsions vicieuses, ou, mieux, anti-naturelles de la génération présente.

Ce n'est pas que la perfection ultime vers laquelle marche l'homme, dans son évolution, sera atteinte, que sa transformation en or pur sera complète ; le vieil homme sera réformé, mais il en restera toujours quelque chose.

Du reste, mal, vices, fautes, sont des termes relatifs à la connaissance que l'on possède.

De celui qui a beaucoup reçu, on attend beaucoup, et il « pêche » encore, celui qui, sachant et pouvant, laisse quelques dettes sociales en souffrance.

Il forfait au devoir, à l'honneur humain, offense gravement les lois naturelles, « l'éclairé » qui frustre un tant soit peu le grand Tout, auquel il doit tout rendre.

Nous sommes bien loin de dire que les socialistes actuels ont, comme nous l'avons exposé, l'espèce de prévision de ce que sera, dans un temps relativement assez court, la société qu'ils travaillent à réformer.

Très peu, nous en sommes certain, s'occupent à regarder en avant.

Du reste, il n'est nullement utile à la cause qu'ils le fassent. Le laboureur ne doit pas perdre son temps à rêver au soleil, ou aux nuages, pendant que les travaux de la semaille réclament tous ses instants.

Au contraire, plus les socialistes seront actifs, et plus la réussite du mouvement sera assurée ; et ceux dont le

lot est de jeter à la volée, par exemple, « la bonne semence, » dans le terrain plus ou moins bien préparé des réunions publiques, ou de la déposer quotidiennement, ou périodiquement, dans les organes du socialisme militant, ne doivent être détournés par rien de leur accablante besogne.

C'est une rude tâche de s'adresser aux masses encore si ignorantes de leur véritable intérêt ; ce n'est pas rien de travailler l'esprit, encore si réfractaire, de la généralité de ses concitoyens, et d'essayer d'y faire pénétrer les vérités économiques fondamentales, desquelles dépend fatalement tout travail de progression ultérieure.

Mais pour ce qui est des principaux écrivains du parti, de quelques différentes écoles qu'ils soient, nous pouvons affirmer que tous sont d'accord pour prévoir et annoncer que le mouvement, qui s'accroît de jour en jour, sera prochainement victorieux.

Tous les grands interprètes de la doctrine savent encourager l'avenir, avec des vues dépassant de beaucoup le domaine économique.

Ceux qui, voulant étudier la question, ont suivi chez nous les leçons, les cours faits par les leaders du parti socialiste Anglais, ont pu se convaincre de la vérité de ce que nous avançons.

De même tous ceux qui ont lu avec quelque attention les publications anglaises, allemandes, françaises, traitant de la question, ont dû être frappés de la profondeur de vues et de la hauteur d'aspirations auxquels atteignent les chefs de ces pionniers du progrès.

Et puisque nous sommes amené à parler de ce qui

s'imprime sur ce sujet, nous ne voulons pas laisser échapper l'occasion de signaler au lecteur certains livres, brochures, publications périodiques, d'un prix modéré, traitant du socialisme sous tous ses aspects, et s'étendant bien au delà du simple domaine de la justice économique ¹.

Pour les penseurs sérieux du parti, la révolution économique à laquelle ils travaillent avec tant d'ardeur, n'est qu'un accident, une manière d'agir et d'être temporaire, ce n'est qu'une escarmouche annonçant la grande bataille et préparant la vraie victoire.

Un idéal de fraternité qui n'aurait en vue que les choses de l'existence purement matérielle, n'est pas un

¹ Hyndman et Moris (Livre) « Sommaire des principes du socialisme. » *Presse moderne* 13 Pater noster.,

« La république coopérative, livre de Grönlund. *Presse moderne*, édition anglaise par Row.

« L'Angleterre idéale » (Livre) Edouard Carpenter. Bernard Shaw.

« Vers la démocratie » (Livre) Edouard Shaw Sonneschein et C^{ie}

« Éthique et réforme sociale » (Livre) Maurice Adam.

« Appel aux jeunes » (Livre) Krapotkin (*Presse moderne*).

« Art et socialisme ». William Morris (Reeves, 185 Heet street.)

Publications périodiques

« La République » révolutionnaire, collectiviste, et communiste, hebdomadaire office de la ligue socialiste.

« Liberté » — mensuelle — Communiste, anarchiste, Leaflet Press, 19 Cursitor street chanceylane.

« Aujourd'hui » — mensuelle — socialisme en général (Reeves, 185 Heet Street E. C.)

« Le socialiste chrétien » — mensuelle — Reeves 185 Heet street.

« Fraternité » mensuelle — Reeves 185 Heet street.

« La Revue socialiste » — mensuelle — socialisme en général. Benoit Malon. — 8 Rue des Martyrs. Paris.

idéal digne de la grande idée socialiste. Du reste, ce mot de fraternité exprimant une réunion d'hommes ne travaillant que dans un but purement physique ne peut s'employer en ce sens ; nos grammaires, nos dictionnaires, le bon sens populaire, ne nous le permettent pas.

Lorsqu'il s'agit d'un projet à accomplir en commun, bon ou mauvais, matériel ou semi-moral, d'une « agglomération » d'hommes se réunissant pour jouir, manger, danser, chanter, construire, commercer, travailler, spéculer, gouverner, voler, assassiner, on se sert des mots : compagnie, association, syndicat, corps, parti, bande, etc..., et jamais, dans ces cas, personne ne songe à appliquer le terme sacré de fraternité que dans un sens ironique, ou par plaisanterie.

Le socialisme, comme la Théosophie, établit, crée de tels liens de sympathie et d'intimité *spirituelle* entre ses dévoués disciples qu'il exige les termes particuliers plus chauds, plus expansifs de fraternité, solidarité, compagnonnage, pour exprimer l'union de ceux qui s'assemblent pour rompre le même pain du cœur et de l'esprit.

Lorsque le socialisme s'est emparé d'un cœur, il le transforme en sanctuaire, où tout se brûle, s'enflamme, se purifie, s'élève, s'éthérise ; c'est ce qui explique le naturalisme semi-mystique de ses poètes et de ses orateurs. Aussi, dès aujourd'hui, on peut le considérer comme la seule vraie Eglise catholique, moins le dogme et le prêtre, accessoires nuisibles dont, espé-

rons-le, nous serons, un jour, débarrassés à tout jamais.

Pour montrer jusqu'où les socialistes, même apostoliques, entraînés par leurs graves spéculations sur l'humanité et l'évolution, peuvent s'approcher de la connaissance ésotérique, nous voulons donner ici quelques lignes du douzième chapitre de la « République coopérative » de Grönlund.

Discutant sur la religion du nouvel ordre, il dit : « La pensée d'être quelque part encore, dans quelques milliers d'ans, plaît tant, et la vie qui s'étend du berceau à la tombe est si terne et si futile, que, selon toutes probabilités, les hommes resteront attachés, en général, à la croyance en l'immortalité.

« Plus éclairés, ils travailleront sur cette idée, et essaieront, sans doute, de faire qu'elle s'identifie plus avec leur intelligence et leur raison, en sachant mettre quelque différence entre l'identité personnelle et la mémoire des circonstances transitoires de la vie.

« Pour eux, l'individualité pourra persister, tout en traversant des périodes de pleines conscience, alternant avec des périodes d'oubli.

« Du reste, ce fait se constate journallement dans la vie. Avec la conscience du « Je » du « Moi, » toujours la même, nous oublions mille choses avec lesquelles ce *je*, ou ce *moi*, s'est trouvé en connexion. Notre moi est toujours là, quand le souvenir des événements secondaires est effacé depuis longtemps de la mémoire.

« Selon notre appréciation, et selon toutes les appa-

rences, la religion de l'avenir sera une forme de croyance en une *volonté rectrice collective universelle*.

« Notre propre nature, notre *nous* synthétique, nous en suggère l'idée ; et le plan de l'évolution, qui se déroule devant nous, nous la marque en relief.

« Toutes les formes de pensée existantes ont en commun l'impression, la conception d'une volonté suprême, ou Providence, et cette « Providence » sera reconnue ne pouvoir entrer en relation avec l'individu qu'au moyen de l'humanité, seule médiatrice possible entre le Tout et la partie.

« Conception de solidarité par excellence, ne commande-t-elle pas l'entre-dépendance absolue de tous les hommes ?

« La religion des temps à venir n'aura donc plus, comme les religions actuelles, l'étroite idée de relation entre l'individu et son créateur ; elle s'élèvera jusqu'à la grande, la large idée, de relation sociale existant entre l'humanité entière et la destinée particulière de chacun. »

Pour le moment l'attitude du socialisme envers les différentes religions d'Etat, orthodoxes, hétérodoxes ou dissidentes, est de la plus extrême tolérance.

Et, bien qu'il soit parfaitement entendu et arrêté qu'aucune subvention et protection particulière, d'un genre ou d'un autre, ne seront accordées, sous la République sociale, à n'importe quelle Eglise ou Secte, on peut être parfaitement sûr de n'entendre jamais parler, sous ce régime de justice, de paix et de liberté, de la moindre persécution religieuse.

Les corporations ecclésiastiques ne seront, certes, plus autorisées à occuper la terre, ou à commercer dans les conditions particulières où elles le font aujourd'hui ; il n'y aura qu'un poids, qu'une mesure, et toutes riches et puissantes qu'elles soient, elles rentreront, cette fois, dans le droit commun.

Mais le Mormonisme, par exemple, ou le credo le plus impopulaire ou le plus charlatanesque que l'on peut imaginer, pourra se pratiquer ouvertement, s'étaler au grand jour, avec bien plus de liberté qu'il n'en a aujourd'hui aux Etats-Unis ou dans n'importe quel Etat civilisé de notre vieil ordre social.

Sous le nouvel ordre, pour être bien plus positive que négative, l'influence de l'Etat n'apportera aucune restriction, et l'éternel veto officiel ou gouvernemental, aujourd'hui si constamment à l'ordre du jour, sera très rare, en ces temps plus heureux.

La sphère de l'Etat sera restreinte aussi strictement que possible à l'administration, ou plutôt à la régularisation des affaires du pays¹ et à l'éducation des jeunes. L'éducation des jeunes ! voilà qui comprendra davantage, s'étendra plus haut et visera plus loin qu'aujourd'hui.

L'éducation physique, esthétique, morale, c'est-à-dire sociale de l'enfant, tiendra la plus grande place, et sera l'objet d'autant de soins que l'éducation purement intellectuelle.

¹ L'administration directe des différents départements de production, de distribution, d'échange, de locomotion, sera probablement laissée dans un centre populeux, comme la grande Bretagne, par exemple, entre les mains des Trades corporations

Et comme le but d'une telle éducation sera de produire, ou plutôt d'assister la Nature pour produire des êtres sains de corps et d'esprit, des hommes et des femmes libres, ayant pleine conscience de leur dignité personnelle, des citoyens et des citoyennes du monde, en un mot, et non d'instiller dans l'âme des enfants telle ou telle croyance, se rapportant à telle ou telle doctrine métaphysique, ou à une existence future subjective, et aux devoirs à remplir concernant cette existence extra-physique, l'instruction sera d'un caractère complètement laïque.

La vie de famille non plus ne sera pas détruite par la vie sociale ; mais, dans les circonstances graves de l'existence, cette dernière prendra toute l'importance que perdra la première, qui n'en aura presque plus.

La morale ne sera pas définie : religieuse ou utilitaire ; elle sera la morale sans épithète, ou, si l'on aime mieux, la *Sociabilité*.

Elle sera la base de toute éducation ; et le cœur des jeunes citoyens se trouvera imprégné, dès le plus jeune âge, de ce véritable instinct social, comme l'enfant des familles nobles est habitué à se considérer comme un être à part, à se familiariser avec le mot d'honneur que : noblesse oblige, qu'il doit se conduire en gentilhomme, ou en femme distinguée, ou femme du monde. Et, certainement, ces sentiments tout terrestres qu'ils sont, influent plus, et ont plus influé sur la conduite bonne ou mauvaise, des gens du monde,

constituées démocratiquement, et en partie dans les mains de l'administration provinciale, ou communale.

des privilégiés d'aujourd'hui et d'autre fois, que n'importe quel principe religieux.

Aussi l'honneur social, la solidarité sociale, remplaçant avantageusement l'honneur de la famille, du clan, en attendant que finalement la solidarité tienne complètement la place de l'idée encore étroite de patriotisme, sont-elles la meilleure garantie que l'on peut avoir de la moralité parfaite qui, en dehors de toute croyance religieuse officielle, de tout culte reconnu, régnera naturellement entre tous les membres de nos sociétés solidairement organisées.

Et, que ceux qui se font encore un épouvantail du mot égalité, se rassurent. Nos sociétés, organisées selon l'idéal de la majorité des socialistes, n'auront rien de lugubre, ni de la triste uniformité qui toujours est la conséquence d'un état complètement égalitaire.

D'abord, l'égalité dont parlent les éternels trembleurs n'est ni possible, ni désirable ; c'est une égalité artificielle, avec laquelle aucune société ne saurait longtemps exister.

Dans la nôtre, les éléments ethnologiques, intellectuels, religieux, la constituant, seront aussi variés, peut-être plus, pendant au moins une génération, qu'ils le sont aujourd'hui.

Mais, se trouvant dans un milieu où toute liberté sera laissée de se choisir, de s'associer, les éléments semblables seront plus sûrs de se rencontrer ; et l'ensemble constitué par ces éléments sera assorti, formera une synthèse plus parfaite, un tout plus harmonieux, bien que rempli de diversité.

Et comme le but d'une telle éducation sera de produire, ou plutôt d'assister la Nature pour produire des êtres sains de corps et d'esprit, des hommes et des femmes libres, ayant pleine conscience de leur dignité personnelle, des citoyens et des citoyennes du monde, en un mot, et non d'instiller dans l'âme des enfants telle ou telle croyance, se rapportant à telle ou telle doctrine métaphysique, ou à une existence future subjective, et aux devoirs à remplir concernant cette existence extra-physique, l'instruction sera d'un caractère complètement laïque.

La vie de famille non plus ne sera pas détruite par la vie sociale ; mais, dans les circonstances graves de l'existence, cette dernière prendra toute l'importance que perdra la première, qui n'en aura presque plus.

La morale ne sera pas définie : religieuse ou utilitaire ; elle sera la morale sans épithète, ou, si l'on aime mieux, la *Sociabilité*.

Elle sera la base de toute éducation ; et le cœur des jeunes citoyens se trouvera imprégné, dès le plus jeune âge, de ce véritable instinct social, comme l'enfant des familles nobles est habitué à se considérer comme un être à part, à se familiariser avec le mot d'honneur que : noblesse oblige, qu'il doit se conduire en gentilhomme, ou en femme distinguée, ou femme du monde. Et, certainement, ces sentiments tout terrestres qu'ils sont, influent plus, et ont plus influé sur la conduite bonne ou mauvaise, des gens du monde,

constituées démocratiquement, et en partie dans les mains de l'administration provinciale, ou communale.

des privilégiés d'aujourd'hui et d'autre fois, que n'importe quel principe religieux.

Aussi l'honneur social, la solidarité sociale, remplaçant avantageusement l'honneur de la famille, du clan, en attendant que finalement la solidarité tienne complètement la place de l'idée encore étroite de patriotisme, sont-elles la meilleure garantie que l'on peut avoir de la moralité parfaite qui, en dehors de toute croyance religieuse officielle, de tout culte reconnu, règnera naturellement entre tous les membres de nos sociétés solidairement organisées.

Et, que ceux qui se font encore un épouvantail du mot égalité, se rassurent. Nos sociétés, organisées selon l'idéal de la majorité des socialistes, n'auront rien de lugubre, ni de la triste uniformité qui toujours est la conséquence d'un état complètement égalitaire.

D'abord, l'égalité dont parlent les éternels trembleurs n'est ni possible, ni désirable ; c'est une égalité artificielle, avec laquelle aucune société ne saurait longtemps exister.

Dans la nôtre, les éléments ethnologiques, intellectuels, religieux, la constituant, seront aussi variés, peut-être plus, pendant au moins une génération, qu'ils le sont aujourd'hui.

Mais, se trouvant dans un milieu où toute liberté sera laissée de se choisir, de s'associer, les éléments semblables seront plus sûrs de se rencontrer ; et l'ensemble constitué par ces éléments sera assorti, formera une synthèse plus parfaite, un tout plus harmonieux, bien que rempli de diversité.

Les cœurs trop réfractaires, les types trop imparfaits, les croyances complètement insensées, les égoïsmes irréductibles, tout cela disparaîtra de soi-même, sans que l'on ait besoin d'employer ni force, ni violence.

Ces formes grossières d'un autre âge périront par le fait même de leur isolement, devenant de plus en plus grand, chaque jour.

Est-ce que les ulcères accidentels dont souffre si cruellement le malade trop longtemps alité ne se passent pas d'eux-mêmes, une fois que celui-ci s'est levé et entre en convalescence ?

La science des sociétés n'est pas un vain mot ; rien par la force, tout par une organisation sage, savante, large et juste.

Aussi la différence avec les *Absolutistes*, les pseudo-socialistes comme Bismark, ou certains de nos législateurs, socialistes en chambres, qui veulent organiser un monde à leur idée, sans nul souci des lois naturelles, n'est pas difficile à établir.

Les socialistes sociologistes procèdent lentement, doucement, et sans arrêts ; ils veulent, et savent ce qu'ils veulent ; ils vont, et savent où ils vont, et peuvent prédire l'effet qui suivra chaque cause.

En tout et en tous, ils respectent la *mère Nature* ; mais les absolutistes, les autoritaires, et certains socialistes révolutionnaires, ne pensent qu'à lui mettre un bât, et, le fouet en main, à la faire marcher dans un sentier où il ne lui convient point d'entrer.

Aussi, souvent elle rue, des traces de sang marquent

les réactions qui se produisent, après chaque effort fait pour secouer le joug.

Pour les socialistes révolutionnaires, dans le mauvais sens qu'on attache à ce mot, il y en a très peu dans le parti, et presque toujours ceux qu'on y trouve sont ensuite reconnus pour être des agents provocateurs.

Le vrai socialiste révolutionnaire a, au plus haut point, le respect de la vie et de la liberté humaines ; il ne tire jamais l'épée le premier, et laisse toujours à ses ennemis l'arme dangeureuse et immorale de la provocation.

Quand ils seront les maîtres, s'ils emploient jamais la force, ce ne sera que pour défendre, aux premiers moments de transformation, la société contre les mal-fauteurs, les voleurs, les violents, les paresseux, tristes produits d'une civilisation chaotique et corrompue.

Qu'ils obtiennent la liberté politique, certaines réformes économiques urgentes ; qu'ils aient la haute main sur l'éducation de la jeunesse, et ils se chargent d'amener sans secousses, sans violence, sans malaise, les changements les plus radicaux dans les organes essentiels mêmes des sociétés.

Si l'évolution sociale ne peut se faire sans que l'ouragan de la révolution ait soufflé et déraciné, détruit, les institutions actuelles, ce ne sera pas parce que les socialistes impatients essaieront jamais de réaliser des réformes, avant que la société ne soit mûre pour elles ; mais parce que la classe, ou le parti au pouvoir, craignant pour ses privilèges et dans le but de conserver l'état de choses actuel, prendront, par fausse tactique, l'initiative de la violence.

Encore quelques mots, car nous sommes ici conduit à répondre à une dernière objection, qui est celle-ci : comment comprendre que les socialistes, avec leur « haine innée de la domination, » songent à substituer une domination à une autre, celle du nombre à celle de l'intelligence ?

Ce dernier point ne mérite pas une réfutation sérieuse. Mais, en fait d'intelligences qui doivent gouverner, et du nombre ayant le pouvoir, ceci nous amène à constater, dans les contrées les plus démocratiques, la France et l'Amérique, ces pays du suffrage universel, combien il est difficile, presque impossible même, au Candidat pauvre, quelque intelligent qu'il soit, de pouvoir arriver, et que la majorité des gouvernants, sous ce régime, est encore composée des *intelligences* qui ont toute la confiance de notre adversaire.

Avec l'organisation économique de ces contrées, on est forcé de reconnaître que le choix du peuple est limité, et qu'il lui faut toujours prendre des « intelligences » accompagnées de plus ou moins de fortune.

Et certes ces intelligences ne sont pas toujours d'un ordre bien élevé ; c'est le contraire souvent.

Oui, les socialistes rejettent tout emploi de la force, et ce n'est pas sans raison, cette fois, qu'on leur accorde une « haine innée de toute domination. »

La seule autorité qu'il leur convient de connaître est celle d'administrateurs, de chefs librement élus pour un certain temps, et qu'on peut destituer à volonté, s'ils manquent sciemment à leur devoir, ou se trouvent être au dessous de la tâche qu'ils ont acceptée.

La méthode électorale actuelle, par laquelle un homme peut être choisi par des milliers d'autres, pour aller les représenter dans une assemblée, à une distance souvent très grande du lieu de son élection, ne pourra plus exister. Le parlementarisme bourgeois doit nécessairement disparaître avec la civilisation transitoire qui l'a produit.

La République sociale sera, en même temps, une démocratie et une aristocratie, dans le meilleur sens de ces mots. Tous s'uniront pour choisir les meilleurs parmi eux, les *Ἀρίστοι*, les hommes et les femmes qui leur sembleront les plus aptes, selon leur jugement collectif, à administrer les affaires, à remplir le mandat qu'on veut leur confier.

Ces représentants seront largement rémunérés pour leur travail de mandataires. Mais les plus grandes précautions seront toujours prises pour que jamais aucun des élus ne puisse devenir un Maître.

Du reste, le vrai régime idéal des socialistes, qu'ils soient collectivistes ou anarchistes, s'oppose par lui-même à ce qu'une domination quelconque, dans le sens le plus précis de ce mot, puisse jamais s'établir.

Mais quand, de ses prémisses, « la haine innée de toute domination, » notre adversaire conclut que jamais les socialistes ne sauront accepter une hiérarchie spirituelle, il se trompe encore. Justement, savoir amener les hommes à se plier d'eux-mêmes sous tout ce qu'ils auront reconnu du fond de leur conscience éclairée comme saint, sacré, divin, est là un grand côté de la doctrine, de la morale socialiste.

Certes, tant que cette expression « hiérarchie spirituelle » se présentera à l'idée, avec toute une suite de prêtres, de prélats, dont le pape est le couronnement, les socialistes seront réfractaires à ce genre de domination, nous l'accordons sans peine ; mais il faut bien comprendre qu'il ne peut y avoir « domination, » où l'*insubordination* ne comporte aucuns châtimens physiques ou *spirituels* ; qu'il ne peut être question de domination, quand, mus par un sentiment intime, nous venons librement nous soumettre à une autorité dont nous avons nous-mêmes sacré, divinisé le caractère.

Mais bien que la question soit des plus sérieuses, il est inutile de discuter plus longtemps sur le sujet, puisque nous avons nettement posé plus haut que, sous le régime républicain socialiste, tout citoyen jouira d'une liberté de conscience telle, en matière spirituelle, qu'il n'aura rien à envier à la liberté dont il jouit dans les plus « libres contrées » du régime capitaliste.

Enfin, mettant à part, ici, le mouvement théosophique, qui comporte des études pour lesquelles très peu d'esprit sont mûrs, quant à présent, nous pouvons certainement dire que, de tous les autres mouvements, scientifique, politique, religieux, philosophique, qui attirent et passionnent les penseurs de toutes sortes, le mouvement socialiste est celui qui produit, sur les esprits, les effets le plus expansif et le plus éducateur.

Maintenant, si ces quelques pages écrites au hasard de nos pensées, jetées ainsi sur le papier sans l'ordre, la méthode, la connexion, craignons-nous, qui doit

les relier toutes entr'elles ; si ces lignes ont pu toucher et éclairer quelques lecteurs sérieux et impartiaux, sur le socialisme moderne, encore si peu compris dans le monde ; si nous avons pu leur donner, à ces lecteurs, l'idée de commencer des études sur cet important sujet, notre but sera atteint.

Ils se convaincront par eux-mêmes de l'étroite relation qui existe entre le socialisme moderne et la théosophie ; ils jugeront combien notre appréciation est juste et ne saurait être discutée, lorsque nous avançons que le socialisme, en abattant irrévocablement les barrières de classes, et d'un conventionalisme intellectuel anti-humanitaire, au premier chef, prépare tout pour l'accomplissement de la grande révolution de pensées et d'aspirations de l'âme, qui doit s'accomplir, pour permettre aux principes théosophiques de devenir la règle de vie de chacun.

Tel qu'il est le socialisme est donc une part du grand mouvement panthéistique qui, depuis quelque temps, se manifeste de plus en plus intense dans le monde, et dont le point de culminance marquera l'heure de la régénération complète de l'humanité, sur les quatre plans physique, intellectuel, moral et spirituel.

BRIGHT.

(Traduit de l'anglais, par mad. Camille Lemaitre).

RÉINCARNATIONS

Lessing, appelé souvent le Diderot de l'Allemagne, Lessing, qui suscita, dans ses « fragments d'un inconnu, » par la largeur de ses vues, un si grand trouble dans le clan des Théologiens, puisa ses inspirations dans les œuvres de Jordano Bruno, dont il fit en quelque sorte revivre la doctrine, dit le « Théosophist ».

Un an avant sa mort, en 1781, il fit paraître : « Education du genre humain » ; et dans ce travail, à propos de l'idée philosophique de l'évolution, accomplie au moyen de plusieurs existences, il écrivait ce qui suit :

« Pourquoi l'idée qu'un homme a pu, comme individualité, exister plusieurs fois sous une différente personnalité, semble-t-elle plus impossible que l'idée ancrée en nous d'une seule existence ?

« Cette manière de voir n'est-elle si ridicule, si impossible, que parce que c'est une des plus vieilles qu'il y ait en ce monde ?

« Et ne lui fait-on pas aussi la guerre simplement parce qu'elle est une partie intacte, restée debout, de ce corps de doctrine, chef-d'œuvre de l'entendement humain, non encore obscurci, dénaturé par les sophismes de l'Ecole ?

« En quoi ma raison peut-elle sérieusement se trou-

ver blessée par cette affirmation que j'ai déjà, bien des fois, entrepris ces voyages de perfectionnement, d'épuration, où, en passant, j'ai ressenti joies et douleurs éphémères, récolté des expériences ?

« Pourquoi trouverais-je plus impossible la croyance en la répétition de ce trajet de la vie, avec ces alternatives de travail et de repos, que l'assurance d'une seule tournée, n'ayant, pour alléger les souffrances de la route, que l'espoir d'une éternelle récompense ?

« La capacité que je sens en moi de pouvoir progresser continuellement, pendant cette vie ; la faculté que j'ai de pouvoir acquérir toujours et toujours de nouvelles connaissances, à mesure que j'avance en âge, la moisson d'expériences qu'il m'est permis de faire, au cours de mon existence présente, — ne me disent-ils pas tout ce qui peut m'être donné d'acquérir encore par de nouveaux retours ici-bas ?

« Si personne n'ose me faire cette objection, qu'en général, en quittant cette vie, l'on sait tout, on connaît tout, et que, n'ayant plus rien à apprendre, il est inutile d'y revenir, on va sans doute me répondre qu'ayant oublié, au retour, tout ce que j'avais appris, on ne voit pas où peut-être le bénéfice de ces recommencements.

« Tout d'abord, je dois dire : qu'heureux, bien heureux je suis, que certaines conditions de mon passé soient effacées de ma mémoire, sûr que leur souvenir ne pourrait que nuire à mon développement actuel. Et puis, qui sait combien et comment revient l'acquis du passé¹ ? Qui sait si ce dont nous avons entièrement

¹ Socrate disait : Savoir, c'est souvent se ressouvenir.

perdu le souvenir, pour le moment, ne reviendra pas à notre pleine connaissance, un jour¹ ?

« Mais, va-t-on encore m'objecter, que de temps perdu dans cet interminable procédé de progression et d'évolution par les périodes d'obscurité et d'oubli !

« Où peut-il y avoir du temps perdu, répondrai-je, pour celui qui, avançant dans l'espace infini, se sait éternel ? »

LESSING.

BIBLIOGRAPHIE

Les corps matériels peuvent-ils être déplacés à distance sous l'influence d'une action humaine ou extra-humaine invisible ?

La science officielle répond encore *non*, quoique bon nombre de savants qui se sont donné la peine d'observer et d'expérimenter, avant de se prononcer, n'hésitent point à répondre nettement *Oui*, parce qu'ils ont vu, dans des conditions où la supercherie et l'illusion n'étaient pas possibles.

Quelle est la cause *première* de ces mouvements ? Là

¹ Voir « Bouddhisme Esothérique » : « Connaissance des existences passées ».

nous n'avons plus que des hypothèses¹ ; mais il est rationnel de supposer que la cause *immédiate* est un agent intermédiaire entre la matière et l'esprit, une modification de cet agent universel, qui s'appelle tantôt lumière, tantôt électricité, tantôt magnétisme etc.

C'est cet agent, ou ce fluide, pour se servir d'un mot consacré, qui a été étudié avec une patience et une sagacité remarquables par un chimiste de premier ordre, le baron de Reichenbach, mort, il y a une vingtaine d'années, à Vienne, en Autriche.

Le Colonel de Rochas, qui a repris ses expériences, les poursuit en ce moment à l'École polytechnique, en s'aidant de tous les nouveaux moyens d'analyse que fournissent les découvertes modernes ; mais, avant d'en publier les résultats, il a voulu délimiter nettement ce qui appartenait à son prédécesseur, qui, jusqu'ici, a été effrontément pillé par des charlatans. Il vient donc de faire paraître², dans un livre d'un haut intérêt pour tous ceux qui s'intéressent à la *Science de demain*, un précis des conclusions auxquelles est arrivé Reichenbach. Nous en extrayons le passage suivant qui se rapporte à certains phénomènes des plus discutés. X.

Extrait des aphorismes sur l'Od, par le baron de Reichenbach.

Il existe un jouet avec lequel on s'amuse depuis des milliers d'années, peut-être, mais qui, jusqu'ici, n'a guère dépassé le seuil de la chambre des enfants.

On suspend une bague à un fil que l'on tient ainsi dans

¹ En dehors de la *Théosophie*, qui explique tous les phénomènes et en rend un compte exact. Voir *Isis dévoilée*, *Bouddhisme Ésotérique*, et la collection du *Lotus Bleu etc. etc.* (N. de la D.).

² *Le fluide des magnétiseurs — Précis des expériences du baron.*

perdu le souvenir, pour le moment, ne reviendra pas à notre pleine connaissance, un jour¹ ?

« Mais, va-t-on encore m'objecter, que de temps perdu dans cet interminable procédé de progression et d'évolution par les périodes d'obscurité et d'oubli !

« Où peut-il y avoir du temps perdu, répondrai-je, pour celui qui, avançant dans l'espace infini, se sait éternel ? »

LESSING.

BIBLIOGRAPHIE

Les corps matériels peuvent-ils être déplacés à distance sous l'influence d'une action humaine ou extra-humaine invisible ?

La science officielle répond encore *non*, quoique bon nombre de savants qui se sont donné la peine d'observer et d'expérimenter, avant de se prononcer, n'hésitent point à répondre nettement *Oui*, parce qu'ils ont vu, dans des conditions où la supercherie et l'illusion n'étaient pas possibles.

Quelle est la cause *première* de ces mouvements ? Là

¹ Voir « Bouddhisme Esothérique » : « Connaissance des existences passées ».

nous n'avons plus que des hypothèses¹ ; mais il est rationnel de supposer que la cause *immédiate* est un agent intermédiaire entre la matière et l'esprit, une modification de cet agent universel, qui s'appelle tantôt lumière, tantôt électricité, tantôt magnétisme etc.

C'est cet agent, ou ce fluide, pour se servir d'un mot consacré, qui a été étudié avec une patience et une sagacité remarquables par un chimiste de premier ordre, le baron de Reichenbach, mort, il y a une vingtaine d'années, à Vienne, en Autriche.

Le Colonel de Rochas, qui a repris ses expériences, les poursuit en ce moment à l'École polytechnique, en s'aidant de tous les nouveaux moyens d'analyse que fournissent les découvertes modernes ; mais, avant d'en publier les résultats, il a voulu délimiter nettement ce qui appartenait à son prédécesseur, qui, jusqu'ici, a été effrontément pillé par des charlatans. Il vient donc de faire paraître², dans un livre d'un haut intérêt pour tous ceux qui s'intéressent à la *Science de demain*, un précis des conclusions auxquelles est arrivé Reichenbach. Nous en extrayons le passage suivant qui se rapporte à certains phénomènes des plus discutés.

X.

Extrait des aphorismes sur l'Od, par le baron de Reichenbach.

Il existe un jouet avec lequel on s'amuse depuis des milliers d'années, peut-être, mais qui, jusqu'ici, n'a guère dépassé le seuil de la chambre des enfants.

On suspend une bague à un fil que l'on tient ainsi dans

¹ En dehors de la *Théosophie*, qui explique tous les phénomènes et en rend un compte exact. Voir *Isis dévoilée*, *Boudhisme Ésotérique*, et la collection du *Lotus Bleu etc. etc.* (N. de la D.).

² *Le fluide des magnétiseurs — Précis des expériences du baron.*

l'intérieur d'un verre à boire. Le fil ne tarde pas alors à osciller, et on lui fait faire toutes sortes de tours. Quelque absurde que paraisse la chose, nous allons voir qu'elle a des côtés sérieux et qui ont une haute signification.

On comprend, à première vue, qu'un pareil pendule, tenu librement par une main qu'agitent les pulsations du sang, à l'extrémité du long levier que forme notre bras, ne peut exécuter que des oscillations dont il n'y a pas lieu de s'occuper, au point de vue scientifique. Néanmoins, cet enfantillage est tellement invétéré que je me vis, un jour, dans le cas de démontrer à un professeur de pathologie, par la fixation de la dernière phalange du doigt, que le pendule restait réellement immobile.

Et pourtant, qui le croirait, je n'étais pas dans le bon chemin ; il fallut plus de dix ans avant que je fusse arrivé à le reconnaître et à comprendre la manière dont les choses se passent. Déjà, il y a 90 ans, Schäffer de Ratisbonne, plus tard Mayo, Rutter, Léger, Gruber, et d'autres, s'en étaient occupés. Les premiers n'ont pas trouvé autre chose, comme cause du mouvement, que la manière de tenir le pendule ; les autres y ont mêlé de la crânioscopie, du spiritisme, que sais-je enfin ? Et si, malgré cela, quelques-uns ont laissé de bonnes expériences, en général, ils ont plus embrouillé qu'éclairci la chose.

C'était plutôt pour détruire une illusion généralement répandue que pour faire des recherches sur son origine, que j'avais combiné un petit appareil, dans lequel le fil est tellement enroulé sur un tambour qu'il peut être touché, là où il est en contact avec lui, mais non dans sa partie libre ; le tout est protégé contre l'agitation de l'air par un cylindre en verre. Le pendule étant ainsi complètement à l'abri des influences mécaniques extérieures, je mis mon doigt sur le tambour, et le résultat fut celui que j'attendais, une complète immobilité du pendule.

Je me réjouissais d'avoir trouvé le moyen de réfuter une erreur si enracinée dans le peuple, et, avant de mettre

L'appareil de côté, je voulus, quoique ce contrôle me parût presque inutile, que quelques autres personnes touchassent également le fil. Pour quelques-unes, le pendule resta aussi immobile qu'avec moi ; mais, à ma grande surprise, il entra en mouvement, lorsqu'un vigoureux homme de 45 ans le toucha ; et cela se répéta toutes les fois, de sorte qu'il n'y avait pas à douter de la réalité du fait. Ayant reconnu que cet homme était le seul sensitif parmi les expérimentateurs, j'appelai d'autres sensitifs ; et voici que le pendule se mit en mouvement avec eux tous, tandis qu'avec une personne non sensitive il restait immobile comme un roc. Cela se manifesta si clairement que lorsque la personne n'était que faiblement sensitive les oscillations n'avaient qu'une faible amplitude, et que cette amplitude augmentait avec la sensibilité des gens.

J'avais donc découvert le secret de ce mystère. Il était démontré que l'existence des oscillations déterminées au contact de la main et du pendule, n'était pas une fable, mais une réalité ; mais qu'il fallait, pour arriver au résultat, réunir certaines conditions, desquelles dépend la réussite ou non-réussite dans des circonstances qui ont l'air d'être identiquement les mêmes. Personne ne connaissait l'existence d'une différence entre les hommes, qui ne nous fut révélée que par la découverte de la sensibilité. Aussi longtemps que celle-ci fut inconnue, il était impossible de dire pourquoi tantôt les oscillations avaient lieu, tantôt elles ne se produisaient pas. Les suites de cette incohérence apparente des résultats furent qu'on ne leur accorda aucune valeur scientifique. Mais maintenant, en se plaçant au point de vue de la sensibilité, ils se montrent tellement soumis aux lois de l'od, que chez une même personne, suivant qu'elle est en bonne ou mauvaise santé, les élongations seront plus ou moins grandes. Si la main droite d'un sensitif engendre des déviations du pendule qui atteignent 8 lignes, et qu'on lui superpose une seconde main droite sensitive, dont les émanations odiques s'ajou-

teront aux premières, la déviation atteindra 12 lignes. Si on place une main gauche sur la main droite, le pendule s'arrêtera instantanément. Si, pendant que la main droite repose sur le tambour, on prend dans la main gauche des substances négatives, du soufre, du sélénium, du charbon, les oscillations augmentent d'amplitude; si ce sont des matières positives, du fer, du cuivre, du zinc, du plomb, et autres, le pendule s'arrêtera immédiatement. Si l'expérimentateur porte une montre, une chaîne, quelque argent dans sa poche, il lui est impossible de mettre le pendule en mouvement, quelque sensitif qu'il soit. Je fis mettre à une de ces personnes, qui s'était débarrassée de tout le métal qu'elle avait sur elle et produisait des oscillations de 12 lignes d'amplitude, des bottes garnies de clous en fer, et immédiatement le pendule s'arrêta.

Tel est le degré, non seulement de sensibilité, mais aussi de constance, de ces phénomènes, qui rentrent absolument dans la sphère des phénomènes odiques.

L'od négatif s'écoule de la main du sensitif dans le fil du pendule, qui n'a pas besoin d'être très fin, et jusque dans la lentille que j'avais faite en plomb et qui pesait 12 onces; il émet le long du fil des effluves visibles, le rend lumineux dans l'obscurité, et donne naissance à des oscillations dont l'amplitude est proportionnelle à la charge. L'od positif, s'il l'emporte sur l'élément négatif, annule ces effets sur le pendule qui s'arrête.

Ainsi la science est mise en possession d'une nouvelle force motrice, et l'od se range dans la classe peu nombreuse des moteurs physiques.

J'ai répété souvent et avec différentes personnes, à Vienne ou à Berlin, une petite expérience qui rentre dans la classe des phénomènes cinématiques dus à l'od. Sur l'extrémité d'un doigt de la main droite, je plaçais une petite carte de visite, ou la moitié d'une carte à jouer, quelquefois seulement un petit rectangle de papier, de telle manière qu'il s'y tint en équilibre. Avec une per-

sonne non sensitive, ou seulement moyennement sensitive, il restait toujours dans le repos le plus complet. Mais avec des sujets très sensitifs, on voyait bientôt la carte se mettre à tourner par saccades. Les mouvements se faisaient encore mieux, lorsque l'on réunissait les extrémités des cinq doigts. Il y avait quelques bonds en avant, puis, sans qu'on s'y attende, des bonds en arrière ; ensuite, le mouvement en avant recommençait. Pendant ce temps, on voyait les quatre coins de la carte émettre des effluves : dans l'obscurité, elle brille en entier et, des quatre coins, s'échappent des fumées odiques, plus fortes pour les coins les plus rapprochés, moins fortes pour les plus éloignés.

Je considérai toujours cette production de mouvements comme caractéristique d'une haute sensibilité.

J'observai dans les cristaux un autre phénomène de ce genre. J'avais quelques cristaux de gypse, longs de deux et trois pouces ; ils étaient unis, à peine épais de deux lignes, et larges de huit à dix lignes. Toutes les fois que je mis ces cristaux dans les mains de personnes fortement sensibles et que ces personnes tenaient le cristal, pendant une minute, entre le pouce et l'index, elles s'écriaient étonnées que les cristaux devenaient comme vivants, qu'il se déplaçaient et tournaient entre leurs doigts. Ils émettaient en même temps des effluves à leurs deux extrémités (ce que je ne voyais pas), et se déplaçaient par saccades (ce dont je m'apercevais bien).

Des tourmalines du Brésil exécutaient les mêmes mouvements, mais plus lentement que les cristaux de gypse. Si je mettais ma main de même nom sur celle du sensitif, les bonds étaient plus grands ; si je mettais mon autre main, le mouvement s'arrêtait. De temps en temps, ils faisaient un mouvement en arrière, puis reprenaient leur marche en avant. De même que tout à l'heure la carte, les cristaux étaient fortement chargés d'od, et c'est ce qui donnait lieu à ces déplacements.

L'expérience la plus instructive fut faite avec des bar-

reaux aimantés que je plaçai sur les doigts des sensitifs. Je me servis, à cet effet, de plusieurs petits barreaux de cinq pouces de long et dont la section droite était de trois lignes carrées ; puis d'autres de six pouces, avec une section droite de deux à six lignes. Lorsque je mettais un pareil aimant sur l'extrémité du doigt d'un sensitif parallèlement au corps, il commençait bientôt à se mouvoir et à se déplacer, de manière que l'une de ses extrémités se rapprochât le plus possible du corps du sensitif. Si celui-ci était placé de manière que son visage fût tourné au Sud (l'aimant étant par conséquent dans la direction du parallèle terrestre, de telle sorte que son pôle nord avait une tendance à se rapprocher du corps du sujet), je n'en voyais pas moins, à mon grand étonnement, son pôle nord s'éloigner et se diriger au sud. Ainsi l'aimant s'orientait tout autrement que l'exigeaient les lois du magnétisme. Un même pôle est sollicité à la fois vers le Nord par les forces magnétiques, et vers le Sud par l'od. Dans ce conflit, l'od l'emporte, soumet l'aimant à ses lois et l'entraîne vers le Sud. Tellement grande est la force odique qu'elle surpasse l'action magnétique et force l'aimant à prendre une direction contraire à son orientation habituelle. C'est là qu'on voit la différence essentielle entre le magnétisme et l'od ; il est difficile de trouver une expérience plus frappante : l'individualité de l'od, sa puissance motrice, l'emportant sur celles des forces magnétiques, sont mises en lumière, le plus clairement possible.

Arrivé à ce résultat que l'od est doué d'une puissance motrice, un chemin facile et inéluctable nous met en présence d'un phénomène dont le caractère mystérieux est, depuis quinze ans, une cause de discorde dans le monde civilisé. On a vu souvent des profanes pris de beaux accès de colère contre les physiciens, qui, suivant eux, ne voulaient pas admettre des choses évidentes ; je pense rétablir la paix au moyen des lignes suivantes. Malheureusement je ne puis pas éviter à mes savants collègues l'humili-

liation d'avoir eu tort dans leur querelle avec le public, qui n'était armé que de bon sens, quoique Faraday fût leur champion. Je veux parler, comme on a pu le deviner déjà, de ces malheureuses tables tournantes.

L'objection dont on a si souvent abusé, à savoir que le mouvement des tables était dû à une pression inconsciente des mains, doit être d'abord éliminée, à l'aide d'une seule expérience. J'ai fixé tout autour de la table des morceaux de corde, épais comme le doigt, long d'un pied et n'ayant pas de raideur ; je n'ai pas fait placer les mains sur la table, je faisais tenir les cordes aux différentes personnes, sans les tendre et l'extrémité des doigts tournée vers la table. Par cette combinaison, le manque de liaison rigide rendait impossible toute pression et toute action mécanique cachée. Malgré cela, au bout de 40 à 50 minutes, la table se mit en mouvement et bientôt son agitation fut telle qu'elle entraînait les opérateurs, lorsque l'un ou l'autre tentait de la retenir avec sa corde. Le principe moteur s'écoulait des doigts sur la table à travers la corde et la mettait en mouvement, absolument comme lorsque les mains étaient placées sur elle. Ce principe se laisse donc conduire et peut charger un objet.

Déjà, autre part ¹, j'ai raconté que, lorsqu'on fait l'expérience dans la chambre obscure, on voit nettement comment la lumière odique qui s'échappe des mains des opérateurs se répand sur les tables et en rend peu à peu toute la surface brillante ; comment, de plus, l'od qui s'échappe des orteils est reçu par les pieds de la table et se répand sur la partie supérieure ; comment toute la moitié gauche du corps transmet des lueurs jaune rouge, l'autre moitié des lueurs blueûtres, et comment toute la table, qui d'ailleurs émet des effluves en plein jour, se trouve sous l'influence odique. Je n'en savais pas davantage, au moment où j'écrivais ce livre et me trouvais, malgré tout,

¹ *L'homme sensitif*, t. II. p. 122.

devant le programme insoluble des mouvements que je ne pouvais pas nier, si je voulais rester dans le vrai.

Mais, dès que nous avons surpris les mouvements que l'od produit en plein jour, sous les yeux de tous, la chose se présente tout autrement. C'est précisément ce qui a lieu avec le pendule, les cartes, les cristaux, les aimants, qui exécutent des mouvements, conséquences directes de l'influence odique et obéissant à ses lois. L'od des sensitifs, qui se présente ici comme force motrice, ne manquera jamais de donner lieu aux effets mécaniques, partout où on lui laissera la liberté nécessaire et où aura lieu une concentration suffisante. De même que l'extrémité d'un seul doigt suffit pour mettre en mouvement un pendule ou un barreau en équilibre, de même un grand nombre de mains travailleront plus en grand pour déplacer une table. Le corps vivant émet au contact quelque chose, l'od, qui se répand sur les corps non organisés, met en mouvement le pendule, le cristal, l'aimant, et, dans des circonstances absolument analogues, s'empare également de toutes sortes de corps mobiles et les entraîne avec lui.

Mais ce mouvement, lorsqu'il se produit simplement et qu'il n'y a pas de complications, est toujours rectiligne et n'est jamais une rotation. Le pendule oscille toujours dans un plan aussi longtemps qu'il n'est soumis qu'à des impulsions simples; de même les *tables ne dansent pas, tant qu'elles ne sont sollicitées que dans une direction unique*. Elles ne prennent un mouvement rotatoire et désordonné que lorsque des influences composées, agissant dans plusieurs directions, sont mises en action; et alors encore le mouvement n'est-il pas une rotation autour de l'axe, mais bien une course qui se fait sans aucune loi. Lorsque l'on est assis en cercle autour d'une table ronde ou que l'on environne de toutes parts une table carrée, les mains et les doigts étant placés d'une manière quelconque, chaque doigt, chaque main et chaque pied agissent dans une di-

rection différente, et toutes ces composantes, dont les positions relatives varient à chaque instant, ne donnent pas une résultante bien déterminée, mais la table est sollicitée dans toutes les directions, et on la voit poussée sans règle, de ci et de là.

Pour contrôler celà, je fis fixer une latte longue de six pieds sur le pied d'une table; puis sept personnes placèrent leur main droite dans la direction de la latte. Après une demi-heure, cette sorte de table sans largeur entra en mouvement, *non pas en cercle mais en ligne droite*, enfilant une série de quatre pièces qui se suivaient. Arrivé au bout je dis à mes sensitifs de se retourner et de mettre leurs mains de la même manière sur la latte, mais en sens contraire : immédiatement la table commença son mouvement de retraite, et traversa les quatre pièces, plus vite encore qu'auparavant. Alors mes personnages se mirent devant la table dans le sens de sa largeur, et le mouvement ne consista plus à traverser les pièces, mais à les parcourir suivant leur largeur.

Une fois il arriva que cette table informe, tout en voulant se déplacer rectilignement, prenait toujours une petite déviation latérale. Je regardai attentivement et trouvai que l'une des mains avait été mal placée ; on répara cette erreur, et immédiatement la table suivit son chemin en ligne droite¹.

Ainsi les tables ne se meuvent pas en cercle, parce qu'elles le veulent, mais parce que, en plaçant les mains sans aucun ordre, on les y oblige. Si, sur le périmètre d'une table, on place les mains dans le même sens, de droite à gauche, par exemple, le mouvement se fera vers la gauche ; si on retourne toutes les mains, ce sera vers la droite ; si on place les mains sans aucun ordre, pour peu que le plancher ne soit pas tout à fait uni, elle rou-

¹ On voit que nous sommes loin de la Doctrine des *Esprits desincarnés*.
(N. D. L. D.)

lera de ci de là, se dressera ici, retombera plus loin, et quelquefois se renversera complètement. Si l'on croise les mains, elle restera immobile, absolument comme le fait le pendule, lorsque l'on croise les pieds et que l'on fait passer le bras gauche par-dessus le droit.

La règle est donc celle-ci : *la table s'échappe dans la direction du courant odique qui sort des doigts, et cette direction est toujours rectiligne.* C'est l'od qui lui prescrit tous ses mouvements. Nous avons ainsi tiré de son isolement ce fait singulier des tables tournantes, et nous l'avons mis à sa place, dans une série de phénomènes physiques ; quant à l'od, il demande à être rangé dans la catégorie des forces naturelles.

Ce ne sont que les sensitifs qui produisent les mouvements du pendule, des cartes, des cristaux, des aimants, des tables, des chaises, des armoires, des billards, des clefs, des chapeaux, des ustensiles variés.

Cela nous montre combien tous ces phénomènes dépendent de l'od, et nous engagent dans deux séries différentes de questions. Les unes se rapportent aux phénomènes les plus intimes de la vie organique ; les autres ont trait à l'emploi que font les astres de cette force puissante, l'od, dont ils disposent. Elle nous vient en grande partie du soleil. Nous ignorons encore les causes de tant de mouvements qui ont lieu au firmament, des révolutions de la terre et du soleil, depuis la rotation axiale jusqu'au mouvement général des mondes. Une force universelle telle que l'od peut-elle n'y avoir aucune part ? Je n'ose pas aller plus loin dans mes questions.

ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

FONDATEURS D'ÉCOLES.

A Ceylan, lisons-nous dans le *Théosophist*, sous la signature Olcott, il y a une quantité de bonnes écoles ouvertes par les soins des missionnaires chrétiens, qui, d'après leurs propres rapports, regardent l'éducation des enfants comme le meilleur moyen de propagande que l'on puisse avoir.

Aussi cet exemple ouvrit-il les yeux aux Bouddhistes Cingalais sur les desseins de ces missionnaires, car, sur nos observations, ils se mirent résolument à l'œuvre, en fondant, sous la direction et avec l'aide de la *Société Théosophique*, sans aucune intervention du Gouvernement, les écoles dont nous donnons ci-après la liste et qui fonctionnent depuis le 19 octobre dernier :

Province de l'ouest.

1 ^o Pokuwiritā,	école	mixte
2 ^o Horana	—	garçons
3 ^o Philindala	—	filles
4 ^o Baigama	—	filles
5 ^o Kehelwatta	—	mixte
6 ^o Wattalpola	—	garçons
7 ^o Madapata	—	id.
8 ^o Madapata	—	filles
9 ^o Potupitiya	—	garçons
10 ^o Plnidiyamulla	—	id.
11 ^o Ovitagala	—	id.
12 ^o Tebuwana	—	id.
13 ^o Paragahatota	—	mixte
14 ^o Olabodawa	—	garçons
15 ^o Egodallyana	—	id.
16 ^o Wellewatta	—	filles
17 ^o Pattiya Panadura	—	id.
18 ^o Pattiya Panadura	—	garçons

19°	Wekada Panadura		mixte
		<i>Province du Sud</i>	
20°	Galle	—	garçons
21°	Kaligana	—	garçons
22°	Hatawapiyadigama	—	id.
23°	Matara	—	id.
24°	Dik vella	—	id.
25°	Zintota	—	id.
26°	Ambalangoda	—	id.
27°	Balapitiya	—	garçons
28°	Ambalangoda	—	filles
		<i>Province du centre</i>	
29°	Kaudi	—	filles
30°	Gampola	—	id.
31°	Natton	—	garçons
32°	Gampola	—	garçons
33°	Matale	—	id.
		<i>Province de Sabaragamuwa</i>	
34°	Batnapura	—	garçons
35°	Bakwana	—	id.
36°	Pelmadulla	—	id.
37°	Unapitiya	—	filles
38°	Kegalla	—	garçons
39°	Colombo	—	supérieur id
40°	Kaudi	—	garçons
41°	Colombo	—	supérieur filles.

*
**

A l'appui de l'annonce de créations d'écoles, à Ceylan, sous l'impulsion de la Société Théosophique, nous transmettons, du « Lucifer », la demande suivante, aussi expressive que touchante dans sa simplicité, denande adressée à Madame Blavatsky, qui la publie, dit-elle, avec le plus grand plaisir, en souhaitant qu'il y soit répondu :

« Vénérée Madame »

« Le Colonel Olcott, un des organisateurs de la Société d'éducation pour les femmes, me suggère l'idée de vous écrire et d'appeler votre attention particulière sur le rapport du « Buddhist, » concernant l'ouverture de l'école supérieure de filles.

« Avant même que le Colonel nous l'ait dit, nous nous sentions assurées que les Dames anglaises, membres de la société Théosophique, sympathisaient avec nous et s'intéressaient aux efforts tentés par quelques femmes avancées de Ceylan, pour élever la condition de leur sexe.

« Je suis heureuse de vous dire que le mouvement a toute

les sympathies du public, et que l'École supérieure s'est ouverte sous les plus heureux auspices.

« Comme principale, nous choisismes une Dame de bonne famille, résidant en notre ville ; des dames cinghalaises instruites lui furent adjointes, comme maîtresses assistantes.

« La Société est fondée par 500 souscriptions, et l'école supérieure de Colombo est particulièrement soutenue par une rente faite par une riche Dame cinghalaise, Madame S. de A. Rajapakse.

« Notre fonds de réserve se monte à 2,000 roupies. — Tout cela naturellement n'est qu'une misérable bagatelle pour de riches Européens, mais ici nous faisons les choses sur le pied de la plus stricte économie.

« L'objet de cette lettre est donc de vous prier d'être assez bonne pour vouloir bien exposer le fait devant les lecteurs du *Lucifer* et les membres de la Société Théosophique, afin d'essayer de trouver une Dame possédant les qualités requises pour prendre en main la haute administration de notre École supérieure et la surintendance générale des autres écoles de filles, fondées et à fonder.

« Mais, en dehors de la récompense que l'idée du bien que l'on fait vous apporte et en dehors de la profonde gratitude que les Dames cinghalaises ne manqueront pas d'avoir pour elle, nous n'avons rien à offrir de plus pour engager cette dame à venir :

« Travailler comme un missionnaire simplement, en vue de la cause qu'elle épouse.

« La Société lui offre, comme asile, une plaisante demeure située au milieu des plus beaux sites de la nature tropicale. Nourriture, blanchissage, voyage en seconde classe, et quelques légers émoluments mensuels, comme monnaie de poches (*pocket Money*).

« Naturellement cette Dame devra être une théosophe sincère et en sympathie avec le Bouddhisme.

« Une chrétienne pratiquante, de quelqu'esprit large et libéral qu'elle soit, ne pourrait nous convenir, car elle serait suspecte au peuple et regardée comme une espèce de missionnaire déguisée.

« Non plus, la Dame ne doit avoir de prévention contre les gens de couleur et être prédisposée à regarder les asiatiques comme une race inférieure.

« La température moyenne de l'île est de 80 à 81 degrés (Fahrenheit) et les Européens trouvent que son climat est pour eux le plus supportable de l'Inde.

« J'écris une lettre semblable à M. Judge de New-York. »

A vous sincèrement

Signé : PETER DE ABRETR F. T. S.

7 BROWNRIGG STREET.

Cinnamon Gardens ¹.

¹ Jardin des Aromates.

—

« Lucifer » annonce la publication de deux ouvrages importants pour les personnes qui lisent l'Anglais et qui étudient la littérature indoue. L'un, très recommandé à cause de la clarté qu'il jette sur un sujet tout à fait mal compris en occident, est une nouvelle édition de « Raja-Yoga », par le professeur Manilal Nabhubhai Dvivedi ; l'autre réunit sous le nom de « Naturels finer forces » (Forces subtiles de la Nature), par Rama Prasad, les « Essais » qui ont déjà paru sous le même titre dans le « Theosophist », ainsi qu'une série « d'Essais » nouveaux, suivis de la traduction du traité sanscrit qui, pour nous servir de l'expression de « Lucifer », a servi de « texte » à cet « excellent sermon. »

—

Nous prions nos lecteurs et abonnés d'excuser le retard avec lequel ont paru nos derniers nos. Ce retard, qui ne se renouvellera plus, n'a tenu qu'au mauvais état de santé momentanée de notre Directeur.

Le Directeur Gérant : — A. ARNOULD.

Imprimerie DESTENAY, Saint-Amand (Cher).

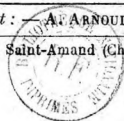


TABLE DES MATIÈRES

I^o ANNÉE. — TOME III

Novembre, Décembre, Janvier, Février.

P. BLAVATSKY.	La clef de la Théosophie (suite) p. 10, 94, 162, 236.
—	Livre des Préceptes d'or, p. 121.
JEAN MATHÉUS.	Aux lecteurs et abonnés du Lotus, bleu, p. 217.
J. LEMAITRE.	Matière et Divinité, p. 1, 73.
—	Force et Matière, p. 145.
L. DRAMARD.	Lettres sur la Théosophie, p. 23.
—	Moralité et Panthéisme, p. 151.
CAMILLE LEMAITRE.	Etude sur l'Inde, p. 37.
—	Le Bouddhisme ésotérique par Sin- nett, p. 211.
—	Prophéties, p. 220.
D ^r FR. HARTMANN.	Magie blanche et Magie noire (suite) p. 56, 105, 176.
BRIGHT.	Théosophie et socialisme modernes p. 62, 126, 198, 250.

LESSING.	Réincarnations, p. 268.
DIVERS.	Pensées détachées, p. 195.
—	Bibliographie, p. 270.
—	Echos du Monde occulte, p. 69, 142, 215, 281.

FIN DE LA TABLE